

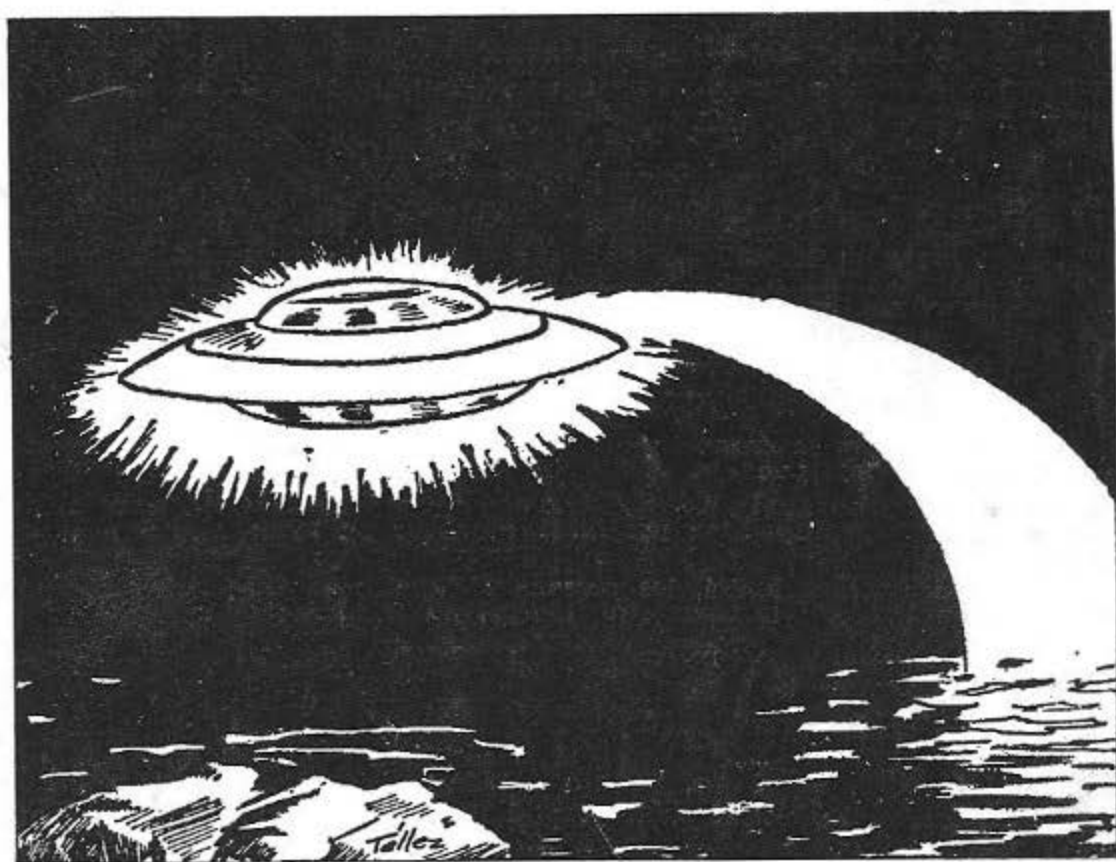


Phénomènes
Spatiaux

GROUPEMENT D'ÉTUDE DE PHÉNOMÈNES AÉRIENS

G.E.P.A.

Disco volador reaparece en Tocopilla: Aseguran que dispone de "luz curva"



(Cliché « La Estrella del Norte »)

PRÈS DE TOCOPILLA, SOUCOPE VOLANTE RÉPANDANT UNE "LUMIÈRE COURBE"

(voir l'article en page 23)

PUBLICATION PÉRIODIQUE TRIMESTRIELLE

RÉDACTION - ADMINISTRATION

G. E. P. A.

69, rue de la Tombe-Issoire, PARIS 14^e

30

4^{me} Trimestre 1971

- DECEMBRE 1971 -

7,50 F

COMPOSITION DU BUREAU POUR 1971

Ancien Président (1963-1970) : M. Lionel CHASSIN, Général d'Armée Aérienne †.

Président : M. Edmond CAMPAGNAC, ancien élève de Polytechnique, ingénieur-conseil en automation et en recherche opérationnelle.

Vice-Président : M. Paul MISRAKI, auteur de « Des Signes dans le Ciel ».

Secrétaire général : M. René FOUERÉ.

Secrétaires-adjoints : Mlle Lina CRISTI. — M. Jean-Michel DUTUIT, Docteur ès sciences.
— M. Michel TROUBLE, ingénieur-docteur.

Trésorière : Mme Francine FOUERÉ.

COTISATIONS ET ABONNEMENTS

Les cotisations et abonnements sont annuels et partent du mois de janvier. Les personnes qui verseront leur cotisation ou souscriront un abonnement en cours d'année recevront le ou les numéros de « Phénomènes Spatiaux » déjà parus dans l'année. Le bulletin est servi d'office aux adhérents.

Les cotisations demandées aux membres adhérents sont les suivantes :

Membre ordinaire (France)	30 F
Membre ordinaire (Etranger)	40 F
Membre bienfaiteur (France et Etranger)	60 F

Pour la France et l'Etranger, on peut, sans adhérer au G.E.P.A., se procurer notre bulletin « Phénomènes Spatiaux » dans les conditions suivantes :

Abonnement annuel (France)	30 F
Abonnement annuel (Etranger)	40 F

On peut se procurer les anciens numéros de la revue (à partir du N° 7 de mars 1966) et le numéro spécial contenant l'étude du Dr McDonald sur les objets volants non identifiés au prix de 7,50 F l'unité.

Il n'est fait aucun envoi contre remboursement.

Nos correspondants nous obligeront en nous réglant, toutes les fois qu'ils le pourront, par virement postal adressé au C.C.P.

G.E.P.A. : 7914-47 PARIS

APPEL A NOS LECTEURS

Nous sollicitons vivement la collaboration de nos lecteurs pour la rédaction du bulletin, non seulement en ce qui concerne l'envoi d'informations relatives aux observations insolites, mais encore l'envoi d'articles originaux sur le sujet de notre enquête. Nos ressources étant limitées, nous ne pouvons pas promettre de publier dans notre bulletin tous les envois valables.

REUNIONS TECHNIQUES

Le G.E.P.A. organise des réunions techniques réservées aux spécialistes des disciplines scientifiques en rapport avec le problème des soucoupes volantes.

Ces réunions ont lieu au Lycée Rodin, 19, rue Corvisart, Paris (13^e), dans la Salle des Actes mise très obligeamment à notre disposition par M. le Proviseur du Lycée auquel nous disons nos plus vifs remerciements.

Le nombre de places étant limité, les personnes désireuses de participer activement à ces réunions sont priées d'en informer le Secrétaire Général du G.E.P.A. :

69, rue de la Tombe-Issoire
PARIS (14^e)

REUNIONS PUBLIQUES

Au Musée Social, 5, rue Las-Cases, Paris-7^e (Métro : Solférino), à 20 h 30, les **Vendredis** 22 octobre 1971, 19 novembre, 10 décembre, 21 janvier 1972, 25 février, 17 mars, 21 avril, 26 mai.

Participation aux frais: 3 F.

SOMMAIRE

Editorial, par René Fouéré	1	Répandant une « lumière courbe », une sou-	
Assemblée générale	2	coupe volante est observée dans la région	
Nouvelles du Brésil	3	de Tocopilla, au Chili	23
Chevaux frustrés et soucoupes volantes....	3	A propos de notre article sur l'incident	
Les rentrées atmosphériques,		vénézuélien	26
par Pierre Kohler	4	Le cas Zagorski, par Oscar A. Galindez.....	27
Le « météore » du cap de Passaro	8	Une soucoupe lance des disques à queue	
Les étoiles filantes à trajectoires irrégulières,		hélicoïdale, par le Pr Carrion	32
par Jean-Louis Becquereau	10	Retour sur l'observation du 16 septembre	
Quelques remarques concernant la réparti-		1971 à l'observatoire de Haute-Provence..	33
tion dans le temps des observations de		Publications signalées	33
soucoupes volantes, par Joël Mesnard....	11	Nous avons récemment reçu	33
Un OVNI en Lot-et-Garonne,		Au sommaire du prochain numéro	34
par le Colonel P. Berton	14	Réunions publiques	34
Un mystérieux faisceau de lumière cause		Emission télévisée	34
une mort atroce, par le Pr Felipe Machado			
Carrion	19		

EDITORIAL

Une année s'en va

Nous voici au seuil d'une nouvelle année, et c'est toujours pour nous, à un tel moment, un très agréable devoir de présenter à nos adhérents, abonnés et sympathisants nos remerciements les plus vifs et nos vœux les plus cordiaux. Nous ne nous lasserons pas de dire, avec un sentiment qui sera toujours neuf dans notre cœur, notre profonde gratitude à tous ceux qui depuis des années ont apporté à nos efforts le plus fidèle et le plus émouvant des soutiens, témoignant ainsi que l'orientation de notre recherche s'accorde avec leurs propres convictions intimes.

Nous sommes sincèrement navré de ne pouvoir répondre individuellement, mais seulement par la voie de ce bulletin, à tous les souhaits et à tous les messages d'encouragement qui nous sont venus, en si grand nombre, non seulement de France mais des plus lointains pays.

Une fin d'année est aussi le moment des bilans, et nous pouvons dire très honnêtement qu'en dépit de toutes les difficultés que nous avons traversées, et de notre fatigue, en dépit également du fait que notre publicité n'est faite — et tout spontanément — que par nos membres et lecteurs eux-mêmes, le nombre de nos adhérents et des abonnés à notre revue va grandissant, tandis que notre action enregistre d'incontestables succès, encore que les plus importants de ces succès soient peut-être les moins apparents.

En effet, le lecteur — et plus particulièrement celui qui ne peut assister ni à nos réunions publiques, ni à nos réunions techniques réservées à des spécialistes — ne voit de notre action que ce qu'en reflète notre bulletin, alors que la partie essentielle de cette action, et qui nous prend beaucoup de temps, est sans doute la moins visible : nous voulons parler de ce travail de pénétration discrète dans les milieux scientifiques qui donne des résultats grandissants mais sur lesquels nous sommes contraints de rester muets, car les sympathies et les concours que nous parvenons à gagner dans ces milieux nous sont accordés par des hommes qui, pour des raisons administratives ou industrielles, désirent rester dans l'anonymat.

Rappelons aussi que, comme nous l'écrivions déjà dans l'éditorial du N° 28 de « Phénomènes Spatiaux », nous ne nous bornons pas à publier, à l'état brut et dans la mesure de l'espace dont nous disposons, les informations qui nous parviennent, et qui nous restent précieuses, mais, en raison de la qualification scientifique de nos collaborateurs, nous prenons part — comme en témoigne encore l'article d'Oscar A. Galindez sur le cas Zagorski qu'on peut lire dans ce bulletin — aux discussions méthodologiques et techniques qui se poursuivent, à travers le monde, au sujet des soucoupes volantes. En dehors de leur signification statistique, beaucoup d'observations paraissent, comme on l'a dit, se répéter avec une obstination fastidieuse, et nous continuons de penser, au sein du G.E.P.A., que la manière d'envisager et de traiter les observations est, à bien des égards, plus importante que ces observations mêmes. Il nous paraît, en outre, d'un grand intérêt de rechercher, à travers la masse des observations, à préciser certains phénomènes physiques étonnants qui semblent relever d'une science surpassant de beaucoup la nôtre et, aussi bien l'accueil fait à nos recherches par la grande revue ibérique « Stendek » que l'usage fait de nos écrits par Oscar A. Galindez dans son interview du témoin de Trancas, dont le nom de jeune fille est Yolié del Valle Moreno, témoignent de l'estime accordée à ces recherches.

Redisons encore que, comme le fut celui du regretté Dr McDonald, notre objectif majeur est d'intéresser la communauté scientifique au problème des soucoupes volantes, car c'est la communauté scientifique qui dispose des plus puissants moyens de détection et d'étude de ces objets. Nous ajouterons même : de moyens si puissants que ceux que peuvent mettre en œuvre les amateurs les plus entreprenants, les plus dévoués et les plus fortunés sont, en comparaison, presque inexistants — ce qui ne veut pas dire que ces amateurs ne méritent pas, en attendant, toute notre estime et tous nos compliments.

Cet objectif que nos collaborateurs et nous-même nous sommes donné nous impose toute une attitude qui peut être très diversement appréciée, mais on ne peut en contester la logique interne et elle est dotée d'une signification précise.



En abordant cette nouvelle année, nous ne pouvons nous empêcher d'évoquer, parmi ceux qui, des années durant, ont apporté au G.E.P.A. leur plus précieux concours, le visage de l'un des plus éminents d'entre eux, notre regretté président, le Général Chassin.

Nos rapports avec la presse périodique et la radio française

Nous avons eu la surprise d'être appelé au téléphone par M. Bruno Barbier, un des rédacteurs du « Charivari », qui désirait avoir un entretien avec nous sur les soucoupes volantes, en vue d'un article à paraître. Jadis journal satirique mensuel, « Le Charivari » est devenu une revue trimestrielle dont chaque numéro est consacré à l'étude complète d'un sujet particulier.

Nous nous sommes entretenu longuement et fort agréablement avec M. Bruno Barbier. Il a rendu compte de cet entretien dans le N° 14, d'octobre-novembre 1971 du « Charivari » avec une objectivité et une fidélité que nous avons fort appréciées et auxquelles nous rendons le plus vif hommage. Nous avons aussi à le remercier d'avoir signalé à ses lecteurs nos réunions publiques.

Nous avons un peu regretté — mais il en fut personnellement innocent et ce n'est pas bien grave — que des dessins de « Phénomènes Spatiaux » exécutés à propos d'une observation aient servi ou paru servir à en illustrer une autre.

Le mercredi 8 décembre, nous avons eu, sur sa demande, dans un studio de l'O.R.T.F., un bref entretien avec M. Frédéric Christian, qui a eu l'obligeance, dont nous le remercions vivement, de le faire passer le 10 décembre sur les ondes d'Inter-Variétés, dans l'émission « Paris Ile-de-France », avec l'annonce de notre réunion publique du même jour.

Aux environs de cette même date, Eric Bartonio d'Europe N° 1 nous a demandé de participer à l'enregistrement d'une émission sur les soucoupes volantes dans le cadre de l'émission nocturne de Patrick Topaloff, diffusée sur l'antenne entre 1 h et 3 h du matin. Un entretien antérieur de Patrick Topaloff avec notre ami commun Jimmy Guieu sur le même sujet avait remporté un vif succès et valu à Europe N° 1 un abondant courrier qui, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, n'émanait pas à titre principal de veilleurs de nuit ou de routiers.

Le mardi 7 décembre au soir, nous nous sommes retrouvés dans un studio d'Europe N° 1 en compagnie de notre vice-président Paul Misraki et d'un de nos adhérents, docteur ès sciences et chargé de recherche au C.N.R.S., qui a préféré rester anonyme. Nous avions en face de nous MM. Patrick Topaloff et Henri Uguen. Il s'en est suivi un très franc, très agréable et passionnant entretien qui a duré plus de deux heures et qui est passé sur l'antenne en deux émissions successives au cours des nuits du lundi 13 au mardi 14 et du mardi 14 au mercredi 15 décembre. Nous n'avons eu qu'à nous louer de l'accueil, de la correction et de l'objectivité de MM. Patrick Topaloff, Henri Uguen et Eric Bartonio, auxquels nous avons le plaisir d'exprimer ici publiquement notre cordiale gratitude.

Nous avons signalé dans notre précédent bulletin la parution dans le N° 87 de « Galaxie », sous le titre « Rubrique des faits d'enfer », d'un article de Jacques Lob sur les soucoupes volantes. Un second volet de la « Rubrique », sur le même sujet, a été publié dans le N° 90, de novembre 1971, de « Galaxie ». Nous ne pouvons que complimenter Jacques Lob, bien connu des lecteurs de « Pilote » pour ses bandes dessinées, pour cette étude très sérieuse et qui s'appuie sur une documentation des plus précises. Nous avons aussi, à le remercier de nous avoir convié à la réunion, très intéressante sur le plan documentaire, de la Société Française des Bandes Dessinées (S.F.B.D.) qui a eu lieu le vendredi 7 janvier 1972 dans la salle du Musée des Arts Décoratifs, réunion dont il a été le principal animateur.

René FOUÈRE.

P.S. — Dans le second volet de ses « Réflexions sur le phénomène humanoïde », Oscar A. Galindez renvoyait, par sa note 9, à un article paru dans le N° 8 de 1969 de la revue espagnole « Ciclope ». Notre ami Antonio Ribera, qui a pris connaissance avec intérêt de l'étude d'Oscar A. Galindez, nous a signalé qu'il était l'auteur de l'article publié dans « Ciclope ».

ASSEMBLEE GENERALE

L'Assemblée Générale du G.E.P.A. se réunira le samedi 26 février 1972, à 17 h. 30, au Musée Social, 5, rue Las-Cases, Paris-7^e (Métro « Solférino »).

NOUVELLES DU BRÉSIL

Ainsi que nous l'avons écrit dans notre précédent éditorial, le 4^e Colloque sur les Objets Aériens Non Identifiés et le II^e Symposium National sur les Civilisations Extra-terrestres ont tenu les 11 et 12.9.1971 des assises communes à São Paulo. Notre groupement avait été expressément invité à cette double assemblée — ce qui constitue un hommage auquel nous avons été très sensibles — et y fut représenté par un de nos savants adhérents M. Gauthier de Keating-Hart, docteur ès sciences, que nous remercions cordialement d'avoir accepté cette fonction dont il s'est si heureusement acquitté.

De passage à Paris, le Dr Frédéric Spaeth, le médecin acupuncteur qui avait examiné et guéri Tiago Machado, le témoin de Pirassununga (voir « Phénomènes Spatiaux » N° 21, p. 31), est venu nous remettre, de la part de M. Willy Wirtz, vice-président de l'A.B.E.C.E. (Association Brésilienne d'Etude des Civilisations Extra-terrestres) et adhérent au G.E.P.A., des extraits de la presse brésilienne dont certains nous apportaient des échos des réunions de São Paulo.

Par la suite, M. de Keating-Hart — qui n'en a que davantage mérité de notre gratitude — a eu l'obligeance de nous adresser d'amples comptes rendus de ces réunions, et ses propres impressions qui sont en parfait accord avec celles que nos proches collaborateurs et nous-même aurions pu ressentir. Au sujet des mêmes réunions, MM. Jader U. Pereira et Rubens Junqueira Villela nous ont également fait part, ce dont nous les remer-

cions vivement, de leurs appréciations. Plus récemment, M. Paul Coelho Netto, l'écrivain brésilien qui nous avait déjà informé de l'incident de Caracas (« Phénomènes Spatiaux » N° 29, p. 30) et d'autres incidents, nous a fait la faveur de nous adresser, sous la forme d'une petite brochure imprimée, le texte de l'allocution qu'il a prononcée devant les participants aux réunions de São Paulo. Mme Irène Granchi a eu aussi, ce qui lui vaut toute notre gratitude, la gentillesse de nous faire part des propos qu'elle a tenus le 11 septembre devant les congressistes de São Paulo.

A notre grand regret, le temps, l'espace et quelques compléments d'information nous ont manqué qui nous auraient permis de présenter dans ce bulletin un aperçu des exposés et débats du congrès de São Paulo — lequel a été pris au sérieux par la presse brésilienne locale. Nous espérons qu'un tel aperçu pourra figurer dans le N° 31 de « Phénomènes Spatiaux ».

Nous n'oublions pas dans nos remerciements M. Willy Wirtz et le Dr Spaeth.

Redisons ici combien, d'autre part, nous avons été touché de la faveur que nous a faite le professeur Felipe Machado Carrion en nous offrant de publier en priorité mondiale le compte rendu qu'il a établi du tragique incident d'Araçari-guama, compte rendu qu'on trouvera ailleurs dans ce bulletin sous le titre « Un mystérieux faisceau de lumière cause une mort atroce ».

CHEVAUX FRUSTRES ET SOUCOUPES VOLANTES

Aux termes d'un article publié dans la revue américaine « Science » par un sociologue américain, le Dr Warren, ce seraient les citoyens à statut social « incohérent » (voir « Phénomènes Spatiaux » N° 26, p. 31 et N° 27 p. 2) qui fourniraient le plus fort contingent de ceux qui déclarent avoir vu des soucoupes volantes.

La polémique au sujet de cette thèse, polémique dont nous avons donné un écho dans le N° 27 de « Phénomènes Spatiaux », où notre ami François Toulet avait résumé une appréciation par le Dr Leo Sprinkle de la thèse du Dr Warren, s'est poursuivie dans « Science », et un physicien de nos amis nous a obligeamment envoyé une coupure de cette revue sur laquelle on trouve des lignes humoristiques envoyées à « Science » par

M. K.W. Templin de Los Angeles. Nous ne résistons pas au désir de les traduire à l'intention de nos lecteurs :

« D.I. Warren (6 nov., p. 599) a présenté une intéressante théorie. Un certain nombre de gens auxquels j'ai parlé m'ont rapporté que la seule raison pour laquelle il leur était arrivé de voir la soucoupe volante était qu'ils avaient dû sortir dehors pour aller « voir ce qui troublait les chevaux ». Ainsi, ce furent en réalité les chevaux qui, les premiers, observèrent l'UFO. Quand des chevaux sont affectés à la tâche primitive de fournir un effort de traction, ils sont indiscutablement victimes du syndrome de frustration de statut. En conséquence, la théorie doit être valable. »

LES RENTRÉES ATMOSPHÉRIQUES

par Pierre KOHLER

Dynamique Spatiale

Observatoire de Paris-Meudon

Dans un article, « Difficulté de la recherche - Nécessité d'une vaste assistance technique », paru dans le N° 21 de « Phénomènes Spatiaux », nous avons dit combien il est malaisé, à notre époque où notre espèce lance — parfois très discrètement — un si grand nombre d'engins dans l'espace, de discerner, parmi les objets aperçus dans le ciel, ceux qui sont de fabrication humaine et ceux qu'on peut tenir pour réellement insolites.

Les engins spatiaux d'origine terrestre ne sont d'ailleurs pas les seuls à abuser d'honnêtes témoins. Le ciel a son propre arsenal de leurres et, aux yeux d'observateurs mal informés, les météorites, ces vagabondes de l'espace, peuvent facilement passer pour ce qu'elles ne sont pas — sans parler de phénomènes atmosphériques naturels et déconcertants.

Toutes ces méprises, qui peuvent valoir aux services scientifiques d'être péniblement assiégés par un courrier surabondant et parfois d'une assurance agressive, sont de nature à discréditer la recherche à laquelle nous participons et qui se poursuit sur tous les continents. Car ceux qui les commettent ne manquent pas de s'attirer les répliques les plus virulentes — et les mieux fondées — de spécialistes qui sont des adversaires déclarés de la réalité du phénomène étudié, lequel se trouve dès lors, aux yeux du grand public, ridiculisé. On ne dira jamais assez qu'il y a une manière imprudente de servir certaines causes qui tourne, en fait, à les desservir profondément.

Nous pensons qu'il est souhaitable, et même nécessaire, d'instruire nos lecteurs — qui peuvent devenir, d'un jour à l'autre, des observateurs — sur les aspects visuels et le comportement des engins spatiaux terrestres (notamment au cours de leur rentrée atmosphérique) et des météorites. C'est pourquoi, pensant faire œuvre utile, nous nous sommes permis de demander à M. Pierre Kohler, du département de Dynamique Spatiale de l'observatoire de Paris-Meudon, de bien vouloir écrire pour notre revue un exposé concernant ces points. Il a très aimablement accepté, non seulement de rédiger cet exposé, mais encore de traiter du sujet au cours de notre réunion technique de novembre 1971, avec une compétence à laquelle l'auditoire a rendu hommage.

Nous réjouissant de sa collaboration, dont nous lui sommes vivement reconnaissant, nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs son travail que nous avons beaucoup apprécié. Sans plus tarder, nous lui laissons la parole.

•

La rentrée dans l'atmosphère terrestre de corps arrivant de l'espace donne lieu à des phénomènes lumineux particuliers dont l'interprétation, pour le spectateur non averti, est parfois délicate. Aussi avons-nous pensé qu'il était intéressant d'analyser ce type de phénomènes.

De l'espace extra-terrestre nous parviennent essentiellement deux types d'objets. Les uns, d'origine naturelle, sont les météorites, que le langage populaire désigne sous le nom d'étoiles filantes. Les autres sont d'origine artificielle : ce sont les satellites et sondes spatiales ; plus de la moitié (54 %) des quelque 5.500 objets lancés depuis quatorze ans sont aujourd'hui rentrés dans l'atmosphère. Les satellites artificiels, dans leur grande majorité, sont en effet condamnés à retomber sur notre planète par suite du freinage atmosphérique car des traces d'atmosphère subsistent jusqu'à plus de 3.000 km d'altitude et toute orbite évoluant dans cette zone « s'use » progressivement jusqu'à atteindre les couches

dites « denses », vers 150 km d'altitude. C'est alors qu'intervient la désintégration du satellite.

Rappelons que dans un cas comme dans l'autre on donne le nom de Météore (nom masculin) au phénomène lumineux résultant de la rentrée, ce mot désignant d'une manière générale tout phénomène lumineux de nature atmosphérique. Mais voyons plus en détail les processus en jeu et les phénomènes qui en résultent.

Généralités sur les météorites

Les météorites, contrairement aux satellites artificiels, ne gravitent pas autour de la Terre mais viennent à la rencontre au hasard de leurs trajectoires dans le système solaire. Ainsi, alors qu'un satellite pénètre toujours dans les couches denses à la même vitesse — voisine de 8 km/s — les météorites arrivent à notre rencontre avec des vitesses variant d'un facteur 10 et pouvant aller de 40 000 à 380 000 km/h env. Les météorites sont

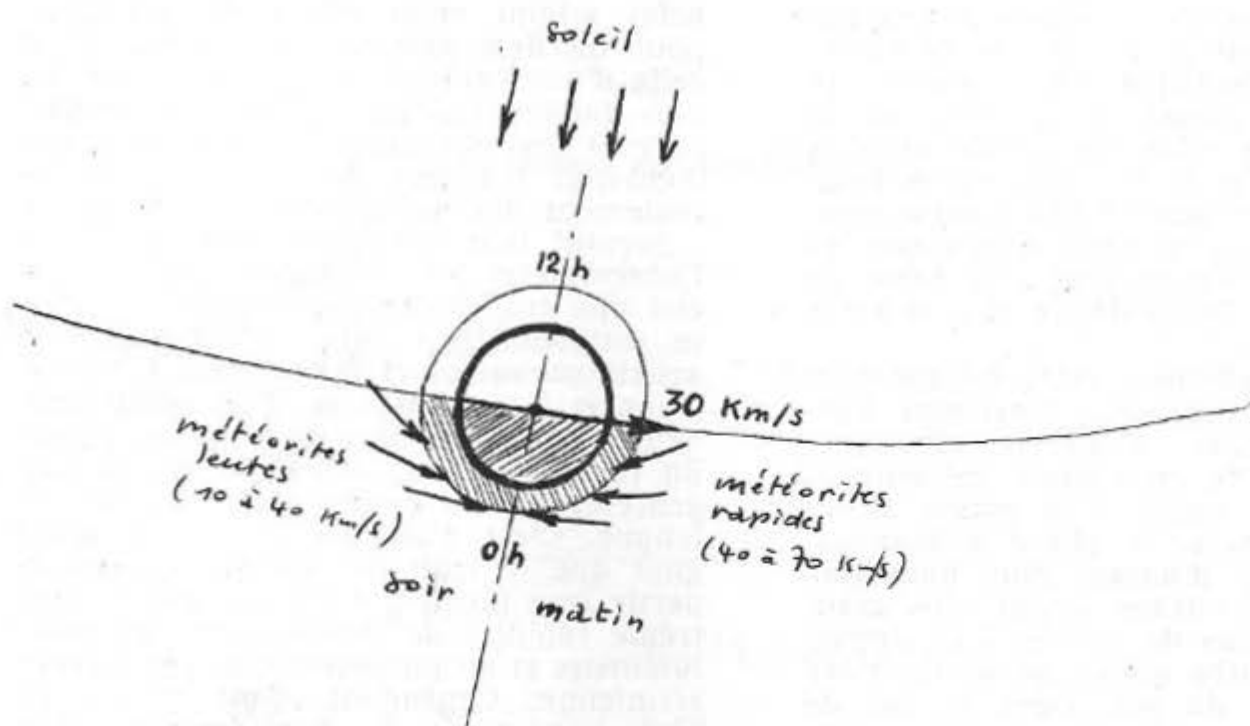


Fig 1 . Composition des vitesses entre la trajectoire de différentes météorites et le mouvement de révolution de la terre.

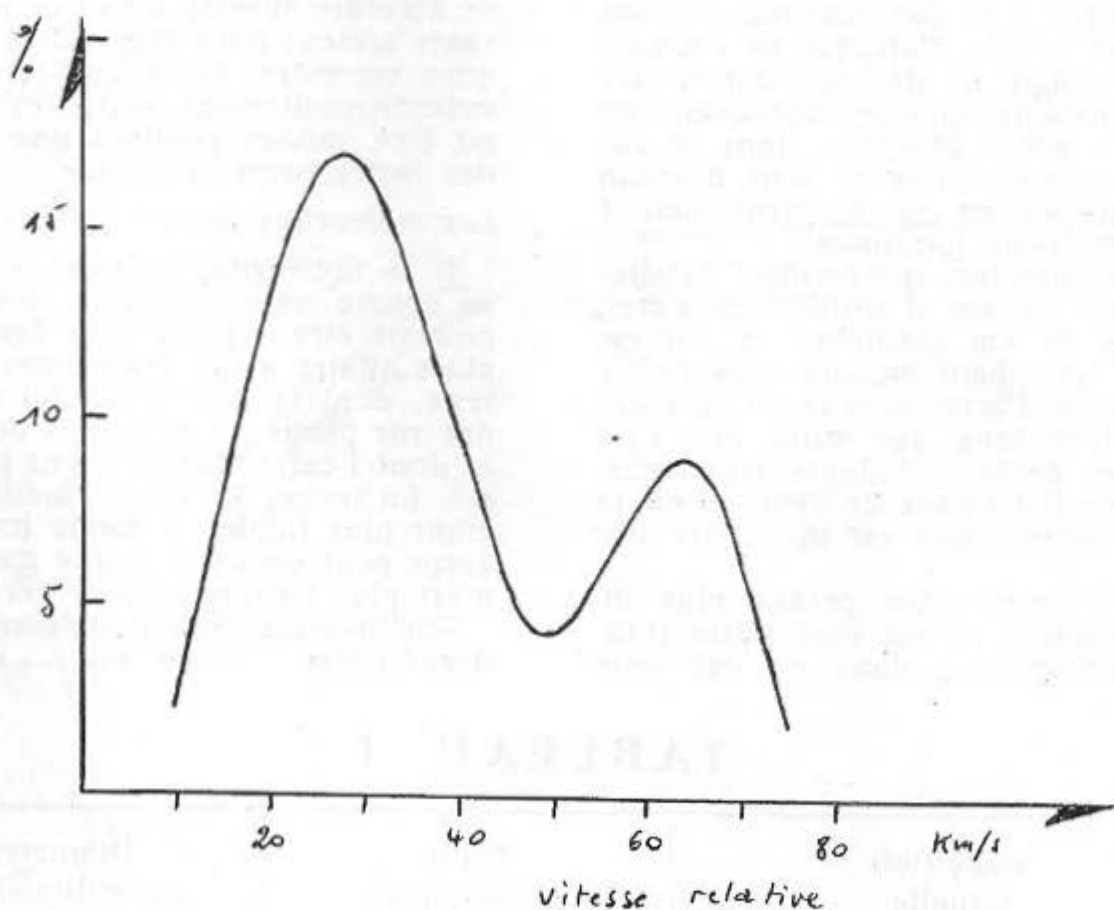


Fig. 2 Répartition des météorites en fonction de leur vitesse relative de pénétration dans l'atmosphère

en effet animées d'une vitesse propre par rapport au soleil de l'ordre de 42 km/s ; lors d'une rencontre cette vitesse se compose évidemment avec celle de la Terre autour du soleil qui est de 30 km/s en moyenne (Fig. 1). Des rencontres frontales conduisent ainsi à une vitesse relative supérieure à 70 km/s tandis que les météorites qui « rattrapent » la Terre ne pénètrent dans l'atmosphère qu'à 10 km/s environ (Fig. 2).

C'est essentiellement cette vitesse relative de pénétration qui détermine l'aspect du météore. L'énergie cinétique, convertie ensuite en énergie calorifique, étant proportionnelle à la masse et au carré de la vitesse la phase d'incandescence débutera d'autant plus haut que la masse et la vitesse seront plus grandes ; dans le cas de masses très importantes elle pourra même ne se terminer que tout près du sol. Dans le cas de météorites de faible masse l'incandescence sera évidemment très brève et à la limite il n'y aura même pas d'incandescence du tout ; en effet, au fur et à mesure que la taille diminue, le rayonnement calorifique s'accroît par rapport à l'énergie cinétique et l'énergie thermique est dissipée trop rapidement pour qu'il y ait combustion. Ce diamètre critique se situe entre 3 et 200 microns, suivant la vitesse et l'angle d'attaque de l'atmosphère ; il s'agit là de micrométéorites et l'on considère qu'elles abreuvent en permanence notre planète ; dans le cas présent, toutefois, elles ne sont d'aucun intérêt puisqu'elles ne donnent lieu à aucun phénomène lumineux.

En moyenne les météorites « s'allument » vers 105 km d'altitude et s'éteignent vers 75 km (Millman et Kinley, 1963) puis retombent ensuite sous forme de cendres qui n'atteignent le sol qu'après un délai très long par suite des « jet streams » et de la turbulence troposphérique. Entre l'allumage et l'extinction la densité atmosphérique est multipliée par dix (Fig. 3).

Seules les météorites pesant plus de 5 kg parviennent au sol sans s'être totalement consumées ; dans ce cas leur

éclat atteint celui de la Pleine Lune ; pour un demi-gramme la luminosité est celle d'une brillante étoile tandis que les plus faibles visibles à l'œil nu (magnitude 6) correspondent à des corpuscules d'environ 0,2 mm de diamètre, pesant seulement dix milligrammes (Tableau I).

Suivant leur trajectoire par rapport à l'observateur les météorites ont sur le ciel une trajectoire particulière ; si elles se dirigent droit vers l'observateur on assiste purement et simplement à l'apparition et à la disparition d'un point lumineux tout à fait semblable à une étoile. En revanche, plus la trajectoire est tangente et plus la « queue » du météore est longue. C'est d'ailleurs le lieu de souligner que le trait de feu aperçu est en partie une illusion d'optique due à l'extrême rapidité de déplacement du point lumineux et au phénomène de persistance rétinienne. Cependant, dans le cas de blocs importants, il y aura fragmentation et la météorite sera réellement suivie d'une traînée d'étincelles provoquée par la combustion des différents fragments ; dans ce cas une lueur subsiste généralement après le passage du météore par suite de l'ionisation des gaz de la haute atmosphère et de la libération de ceux inclus dans la météorite. Cette traînée se déforme ensuite sous l'action des courants aériens pour disparaître après quelques secondes, voire quelques minutes ; exceptionnellement certaines ont même pu être suivies pendant une heure avec des instruments d'optique.

Les météorites lentes

Si la météorite rattrape la Terre dans sa course nous avons vu que sa vitesse pouvait être relativement faible ; l'on a alors affaire à des météorites dites « lentes », dont la désintégration peut s'étendre sur plusieurs centaines de kilomètres et dont l'extinction survient plus près du sol. En outre, l'énergie cinétique relative étant plus faible, la forme irrégulière du corps peut conduire à une trajectoire qui n'est plus rigoureusement rectiligne.

Schématiquement le phénomène peut se décomposer comme suit : entrée dans

TABLEAU I

Magnitude visuelle	Poids en grammes	Diamètre en millimètres
— 10	10 000	200
— 5 (Vénus)	100	5
— 2 (Jupiter)	2	2
0 (Véga)	0,5	1
+ 2 (Polaire)	0,05	0,5
+ 5 ((Limite œil nu)	0,001	0,2
+ 10	0,000 01	0,05

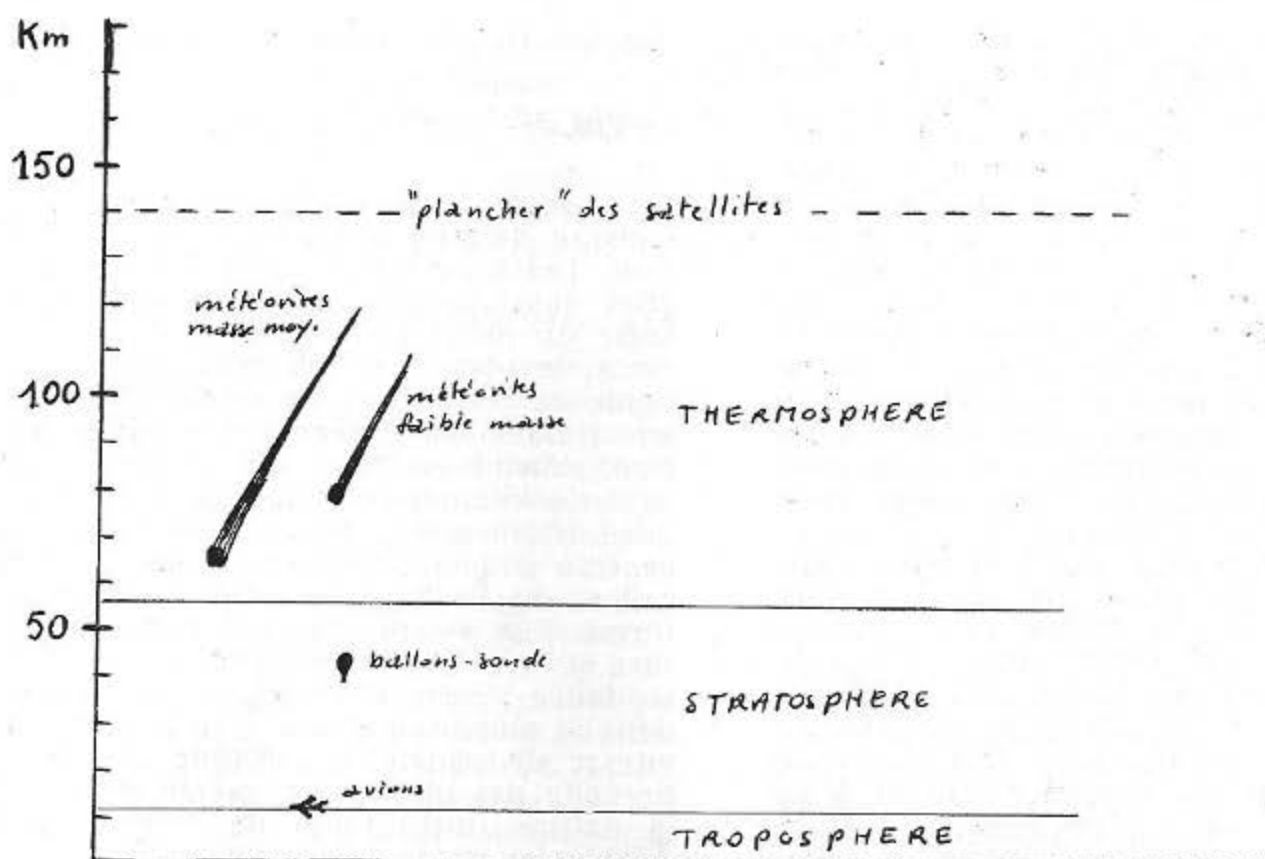


Fig 3 Diagramme de la basse atmosphère

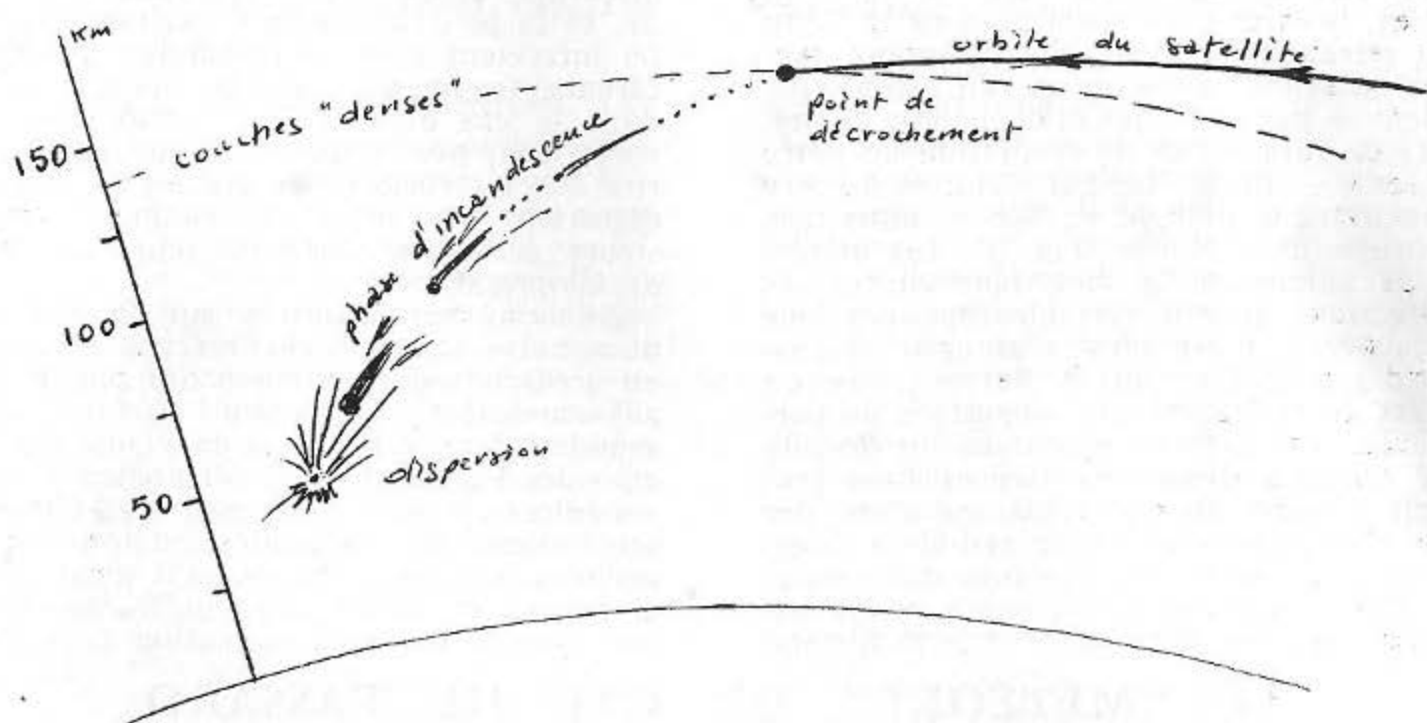


Fig. 4 schéma de désintégration d'un satellite artificiel

l'atmosphère à une vitesse relative moyenne de 17 km/s environ et début de l'échauffement vers 120 km d'altitude ; à 100 km la météorite entre en incandescence, sa surface frontale étant bombardée par les molécules et atomes de la haute atmosphère, et se volatilise progressivement sous l'effet de la chaleur dégagée ; puis les atomes évaporés entrent en collision avec les molécules d'air et les ionisent. Chaleur-lumière-ionisation sont, du point de vue de l'énergie dégagée, dans le rapport 10 000/100/1. La luminosité du météore est donc due pour l'essentiel à la friction mais aussi, pour une petite part, à l'ionisation.

La météorite perd donc sa masse par ablation et atteint son maximum d'éclat vers 80 km si elle est de faible masse, vers 60 km s'il s'agit d'un corpuscule plus important ; l'extinction survient aussitôt après, le temps de montée de l'éclat étant environ trois fois plus long que le temps de descente. Quant à la couleur, elle est essentiellement fonction de la température de combustion, elle-même liée à la vitesse, et à la nature de la météorite. Les météorites lentes se consomment en général vers 2 000° (3 000° pour les autres) et leur couleur est donc jaunâtre, d'autant plus qu'il s'agit en général de météorites lithoïdes (pierres) qui n'ont pas l'éclat métallique des sidérites.

Précisons enfin que les météorites lentes sont généralement observées dans la première moitié de la nuit ; le soir, en effet, la vitesse de révolution de la Terre se retranche de leur vitesse propre tandis qu'avant l'aube on ne voit essentiellement — par suite des mouvements combinés de rotation et de révolution de notre planète — que celles qui viennent à notre rencontre et dont la vitesse est alors particulièrement élevée (Fig. 1). Les météorites sillonnent le ciel dans toutes les directions mais à certaines époques leur répartition n'est plus régie par le hasard ; régulièrement la Terre croise en effet de véritables concentrations de particules, des essaims, circulant sur l'orbite de comètes disparues. Ces essaims portent le nom de constellations d'où, par un effet de perspective, ils semblent diverger. C'est ainsi que l'essaim des andromédides (associé à la comète Biéla) qui croise la Terre entre le 17 et le 27 novem-

bre, est riche en météorites lentes.

Le cas des satellites artificiels

La désintégration des satellites artificiels se déroule selon un scénario différent. Les trajectoires, cette fois, sont en effet quasi tangentes à l'atmosphère par suite du mouvement orbital et, visuellement, le phénomène se traduira par une boule de feu principale suivie d'une longue traînée. La trajectoire de désintégration s'étend en effet sur plusieurs milliers de kilomètres et non plus sur quelques dizaines (Fig. 4). Quant à la traînée, ce sera généralement une traînée d'étincelles, du fait qu'un satellite artificiel, formé d'un assemblage d'éléments de nature et de résistance différentes, aura une tendance au fractionnement. La couleur, dans la plupart des cas, sera jaunâtre, la vitesse de pénétration (faible en regard de celle des météorites, même lentes) et la nature (métallique) de l'engin étant semblables d'une fois à l'autre.

On se souvient en particulier de la spectaculaire rentrée de la fusée de Cosmos 169 le 17 juillet 1967, observée en France. Cette rentrée, minutieusement analysée par M. Paul MULLER, astronome titulaire de l'observatoire de Meudon (« La Recherche Spatiale », octobre 67) de même que celle de Cosmos 300 par M. Robert FUTAUALLY (Bulletin du G.E.P.A. N° 23, mars 70) montre que « l'allumage » intervient assez bas, vers 100 km d'altitude, et se poursuit jusqu'à environ 50 km, où intervient alors la dispersion des différents fragments. Notons qu'il s'agit, dans le cas des satellites artificiels, de corps bien plus importants que la majorité des météorites, les masses en désintégration atteignant couramment plusieurs centaines voire plusieurs milliers de kilogrammes.

Retenons en définitive que la rentrée dans notre atmosphère de corps naturels ou artificiels donne lieu à des phénomènes lumineux atteignant parfois une grande intensité (éclat de la Pleine Lune) et s'accompagnant de phénomènes secondaires (trajectoires non rectilignes, projections de particules, détonations, traînées ionisées, etc...) qu'il était bon de passer en revue pour qu'ils puissent être interprétés sans confusion possible.

LE "MÉTÉORE" DU CAP DE PASSARO

En guise de post-scriptum à l'étude de M. Pierre Kohler où il est traité des météorites, il nous paraît intéressant de reproduire à leur sujet et à l'intention de nos lecteurs quelques pages d'un livre d'il y a deux siècles qui nous a été signalé par un de nos adhérents, M. André Cauzard, que nous remercions de cette indication.

Le livre en question, écrit par l'abbé Richard, a été publié « Avec Approbation et Privilège du Roi », par Saillant et Nyon, libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais à Paris, en 1771, et intitulé « Histoire Naturelle de l'Air et des Météores ».

Son auteur traite la matière de son ouvrage avec beaucoup d'intelligence et de soin, avec un souci presque moderne de présentation puisqu'il a été jusqu'à donner, pour

chaque tome de son livre, une table des matières en forme d'index qui rend les plus grands services au lecteur. Comme on le verra, à propos de l'observation qui fait l'objet des pages du tome neuvième que nous reproduisons, tout en cherchant une explication des faits dans le cadre des théories de son époque — c'était inévitable —, il n'en discerne pas moins les insuffisances et s'étonne que le « météore » aperçu par l'équipage du navire et M. de Forbin ait pu rester si longtemps visible, et immobile en dépit du vent qui régnait au niveau de la mer.

de l'Air & des Météores. 113

res, que les anciens chroniqueurs rangent dans la classe des prodiges surnaturels. Telles durent être ces étoiles, que le moine de Gemblours rapporte être tombées du ciel en même-temps, parmi lesquelles il y en avoit une qui étoit extrêmement grande. Il dit que de l'endroit où on les avoit vu tomber, il s'élevoit une fumée avec un bruit semblable à celui que fait l'eau que l'on jette sur des-matières ardentes. Dans le onzième siècle, & le commencement du douzième, où l'histoire de la nature étoit enveloppée de ténèbres si épaisses, que l'on prenoit ses opérations les plus simples pour autant de prodiges; on n'osoit même pas imaginer que des phénomènes de cette espèce pussent être naturels; & on prenoit leurs causes pour leurs effets. Le peuple n'est-il pas encore sous le joug de ces préjugés? à en juger par les préjugés inquiétans qu'il se plaît à tirer de la plupart de ces phénomènes.

M. le C. de Forbin (*Tom. II de*

de l'Air & des Météores. 115

» notre navigation eût été troublée
» autrement que par le vent contraire, contre lequel nous eûmes
» toujours à lutter. Une connoissance plus exacte des procédés ordinaires de la nature, eût dû plutôt rassurer ces gens à la vue de ce météore : la quantité considérable du phlogistique réuni en masse, qui suffit à l'entretenir si long-temps & avec une apparence si marquée, répandue dans la région inférieure de l'atmosphère plus humide & plus condensée, y eût établi un mouvement impétueux, des tourbillons de vent, des causes de tempêtes presque certaines, qui ne leur auroient pas été sensibles; au lieu que rassemblée dans un seul endroit où elle se consumoit sans changer de place, elle ne devoit exciter dans l'air aucune révolution, ce qui arriva effectivement. Ce qu'il seroit assez difficile d'expliquer, & ce que nous n'entreprendrons pas, c'est pourquoi cet amas d'exhalaisons inflammables se tenoit fixé dans le

114 Histoire Naturelle

ses mémoires, an. 1701.) raconte qu'étant près du cap de Passaro, sur les côtes de Sicile, on vint l'avertir pendant la nuit qu'il paroïsoit un nouveau soleil. » Je montrai, dit-il, sur le pont, & je vis » effectivement un grand feu qui » brûloit en l'air, & qui éclairoit » assez pour pouvoir lire une lettre. » Quoique le vent fût très-violent, » ce météore ne branloit point; il » brûla environ pendant deux heures, & disparut en s'éteignant peu à peu. Les pilotes, les matelots, & tout l'équipage effrayé, le regardèrent comme la marque infaillible d'une tempête dont nous étions menacés; il n'y eut pas moyen de les tirer de-là. J'eus beau leur dire que ce feu ne pouvoit être formé que par des exhalaisons du mont Gibel, dont nous étions fort près, il n'y eut jamais moyen de les persuader : ils ne revinrent de leur terreur, que lorsque nous fûmes devant Brindes, où nous arrivâmes, sans que

116 Histoire Naturelle

même endroit, soutenu en équilibre dans son propre tourbillon & sans changer de place. Il devoit, sans doute, être plus haut que la bande de l'atmosphère où régnoit le vent qui contrarioit la navigation de M. de Forbin : mais quelle cause le rendoit immobile? Au reste il seroit à souhaiter que ces sortes de phénomènes fussent toujours aussi élevés & aussi tranquilles, on n'auroit à redouter ni l'effet de leurs explosions, ni les incendies qu'ils peuvent allumer (a).

(a) Les matelots de la mer Adriatique ne voient pas sans terreur une espèce de météore qu'ils nomment *bollina*, & qu'ils regardent comme le présage d'une tempête prochaine; terme qui vient sans doute du mot latin *bolis*, qui signifie *dard, javelot*, sonde que l'on jette à la mer : qui n'est autre que le nom grec *βολίς*, qui a la même signification : par où l'on voit que ce nom n'a été donné à ces météores que par analogie avec la rapidité dont ils parcourent une partie de l'atmosphère, & la forme sous laquelle on les voit.

LES ÉTOILES FILANTES A TRAJECTOIRES IRRÉGULIÈRES

par Jean-Louis BECQUEREAU

Avant que les astronomes ne déterminent de façon certaine l'origine extraterrestre des étoiles filantes, diverses théories essayaient de combler cette lacune; entre autres : les étoiles filantes étaient assimilées à des étincelles électriques, ou, ainsi que les aérolithes, étaient prises pour les projections de volcans terrestres.

Ce fut peut-être même l'observation d'étoiles filantes à trajectoire ascendante ou sinueuse qui retarda l'acceptation de l'origine cosmique des étoiles filantes.

Durant la première partie du 19^e siècle, M. Coulvier-Gravier tenta d'établir une méthode de prévision météorologique basée sur l'observation de la trajectoire des étoiles filantes, et plus particulièrement des modifications de cette trajectoire. Plus prosaïquement, des astronomes professionnels calculèrent les paramètres de ces trajectoires par observation depuis des villes distantes de quelques dizaines de km; la difficulté majeure, étant, bien sûr, de s'assurer que les divers observateurs voyaient au même moment la même étoile filante. Malgré de nombreux déboires, la technique sembla valable, au point que l'on envisagea de rectifier ainsi la position de certains méridiens.

Il serait fastidieux de citer l'ensemble de ces observations¹, notons seulement : 01 Sept 1823, étoile filante de grosseur 5, hauteur verticale en milles : commencement 8,1, fin 17,1 (par Brandes et ses élèves, travaillant à Breslau). Précisons que ces valeurs sont obtenues par calcul trigonométrique d'après les projections sur la sphère céleste des trajectoires apparentes.

L'extrait suivant de l'ouvrage de Coulvier-Gravier² mériterait des recherches plus approfondies :

« ... Benzenberg avait été nommé professeur de physique et d'astronomie à Dusseldorf en 1805. Deux années après, il recevait la visite de Chladni. Il lui avoua que sur son assertion, il avait cru que toutes les étoiles filantes devaient tourner autour du soleil, mais qu'ensuite, ayant observé des étoiles filantes qui remontaient suivant la verticale, il se voyait forcé d'abandonner l'hypothèse cosmique.

« ... Mais en 1817, ayant revu Benzenberg à Munster, Chladni lui exposa une nouvelle théorie des étoiles filantes, qui pouvait répondre à l'objection de 1807,

sur le cas des météores qui s'élèvent suivant la verticale. Chladni avait trouvé que les étoiles filantes, en pénétrant dans notre atmosphère, refoulaient l'air en avant..., que cette résistance, allant toujours en augmentant, finissait par détruire entièrement la vitesse d'impulsion du météore, qui remontait ensuite comme une balle qui rebondit...

« Alors Chladni citait, en assez grand nombre, des bolides qui avaient ainsi remonté après avoir descendu. »

(Répliques de Benzenberg dans « Annales de Gilbert » année 1818 N° 58, p. 289, et raisons de Chladni : id, p. 293).

Les raisons de Chladni n'ont guère de valeur, mais il serait intéressant d'avoir connaissance des faits qu'il signale.

Voici, pour finir, quelques observations de M. Coulvier-Gravier. Les indications de l'auteur seront plus compréhensibles si nous précisons que les directions qu'il mentionne sont celles des origines apparentes des étoiles filantes aux moments considérés :

« Le 10 août 1853, à 10 h 30 mn du soir, une étoile filante E.-N.-E., 4^e grandeur, Epsilon Cassiopée, 7^e de course, a fini S.; à 12 h 45 mn, une étoile E., 2^e grandeur, avec traînée de la Polaire à 4° 0. de Eta Dragon, 25°, a fini E.-S.-E., 7° E. Lambda Dragon, 12°, a fini S.; à 2 h 45 mn, une étoile N., 4^e grandeur, entre Alpha et Gamma Cygne, 8°, a fini S.-E. (fig. 16)³.

« Comme on le voit, quatre étoiles perturbées seulement ont été notées cette nuit-là où l'on observe un total de 274 étoiles filantes. »

« (...) mais une nuit, pendant les observations, paraît une étoile venant du N.-N.-E. Ce météore, au lieu de suivre vivement sa route, vacille et serpente pendant tout son parcours. Une autre étoile venant du N. rencontre dans sa route une force qui la lui fait terminer comme si elle venait du S.-O. Une autre parut de l'E. et finit aussi S.-O. (fig. 9) »⁴.

L'observateur ne s'intéressait en fait qu'à mettre en évidence la relation entre les directions des étoiles filantes et la direction du vent, et reliait aux variations de pression atmosphérique les trajectoires aberrantes de certaines étoiles filantes. Il reste malheureusement à déterminer si les observations de M. Coulvier-Gravier peuvent être retenues. Son

1 - Recherches sur les étoiles filantes, par MM. Coulvier-Gravier et Saigey, Hachette 1847. Réf. bibliothèque de la S.A.F. : 955, p. 56.

2 - Id. p. 41.

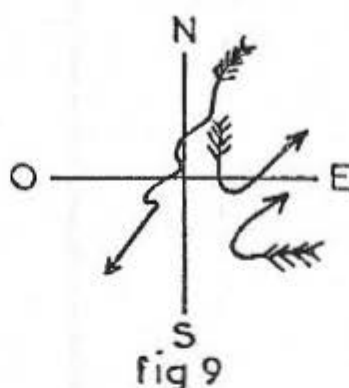
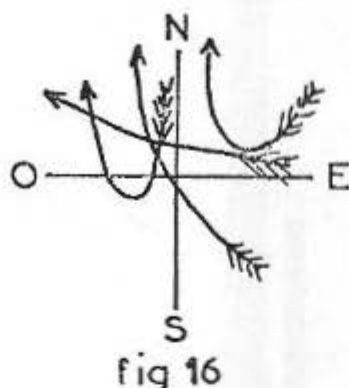
3 - Précis des recherches sur les météores et sur les lois qui les régissent, par M. Coulvier-Gravier, Mallet-Bachelier 1863, réf. bibliothèque de la S.A.F. : 3867, pp. 154-155.

4 - Id. p. 137.

expérience en la matière est difficilement contestable; avec, à son actif, la description de 5302 météores en 3 ans et 8 mois, il fut probablement le premier observateur professionnel d'étoiles filantes (il le

devint réellement lorsque le ministre de la Marine le rétribua à cette fin à partir de 1847).

Que penser de cela? Somme d'erreurs? Etoiles filantes libertines?



QUELQUES REMARQUES CONCERNANT LA RÉPARTITION DANS LE TEMPS DES OBSERVATIONS DE SOUCOUPES VOLANTES

par Joël MESNARD

Les considérations qui vont suivre résultent de l'examen d'un répertoire chronologique d'observations entrepris en octobre 1967 et totalisant, fin août 1971, 2.301 cas. Plus précisément, elles sont fondées sur l'observation de l'évolution dans le temps de ce catalogue. Les cas

répertoriés ont été réunis aussi bien par compilation d'une assez grande variété de sources d'information (revues et livres spécialisés, en langues française et anglaise principalement, publications diverses) qu'à partir d'une masse d'observations non encore publiées, accumulée peu

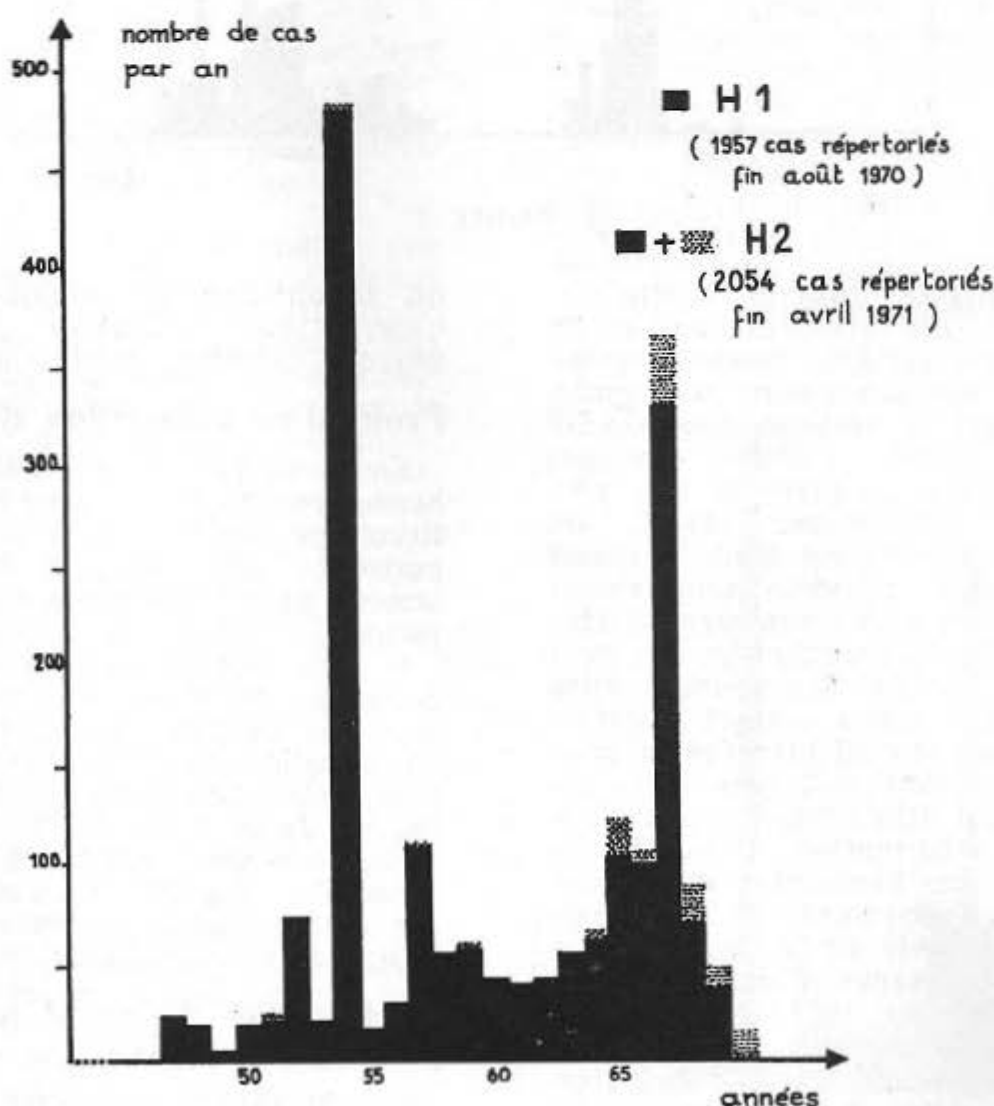


Figure 1

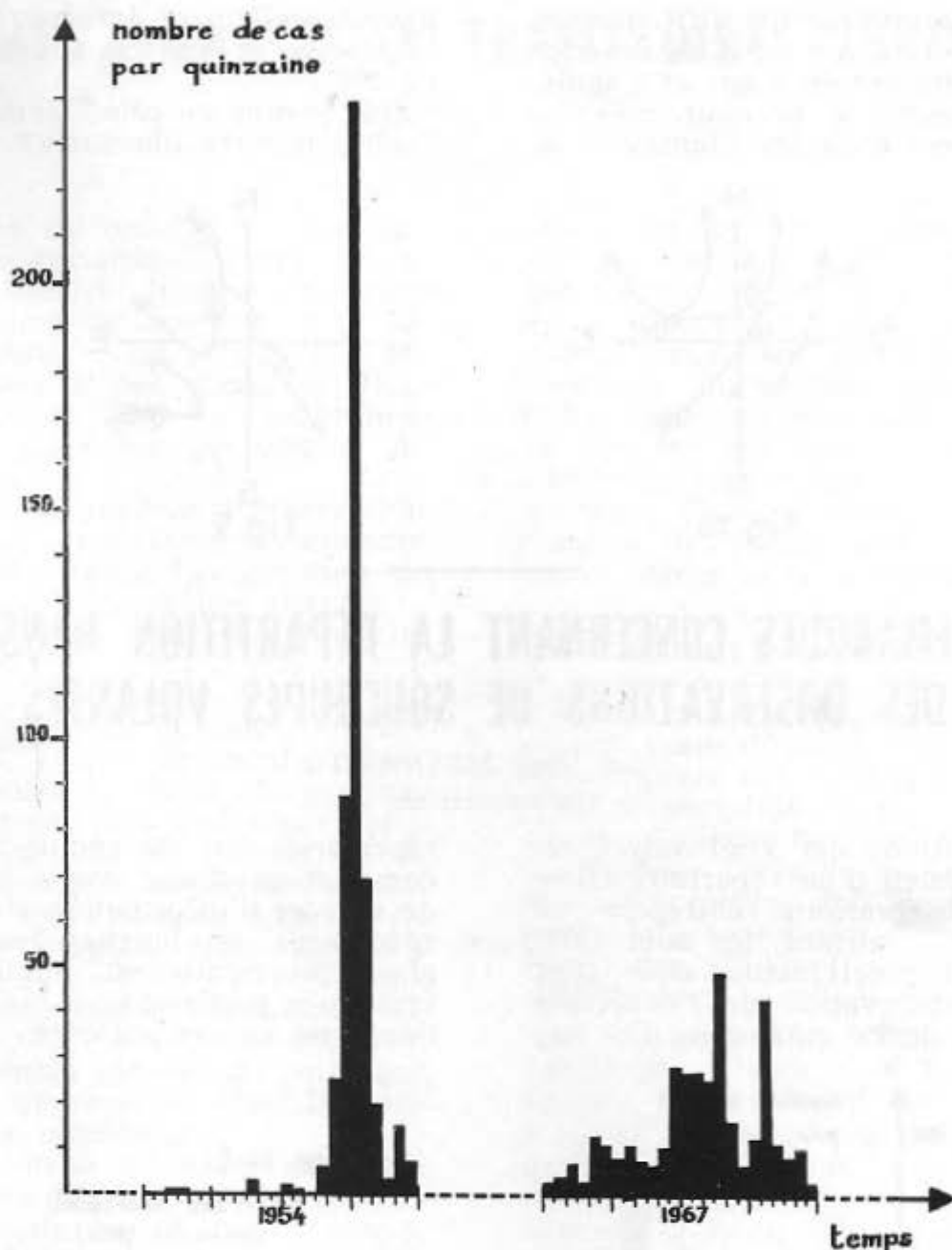


Figure 2

à peu au cours d'enquêtes. Cette diversité des sources utilisées permet de rejeter, dans une certaine mesure, certaines objections qui pourraient être soulevées, concernant la validité des conclusions de cette étude : certains ouvrages spécialisés traitant de périodes très particulières du phénomène OVNI, on conçoit que la répartition dans le temps des observations puisées uniquement dans de tels livres serait peu significative de l'allure réelle du phénomène. On peut penser qu'une variété des sources utilisées aussi grande que le permet le caractère artisanal du travail effectué, a pour effet d'éliminer tant soit peu cette influence et la part arbitraire due aux aléas des moyens d'information. Il va de soi qu'on n'étudie pas l'ensemble des observations ayant effectivement eu lieu, mais seulement l'ensemble de celles dont on a pu avoir connaissance. L'objet de cette étude est de tenter de montrer dans quelle mesure le second ensemble est révélateur du premier. En d'autres termes, il s'agit d'apporter quelques éléments de réponse à la question suivante :

un échantillon de quelques deux mille observations collectées par tous les moyens possibles est-il significatif ?

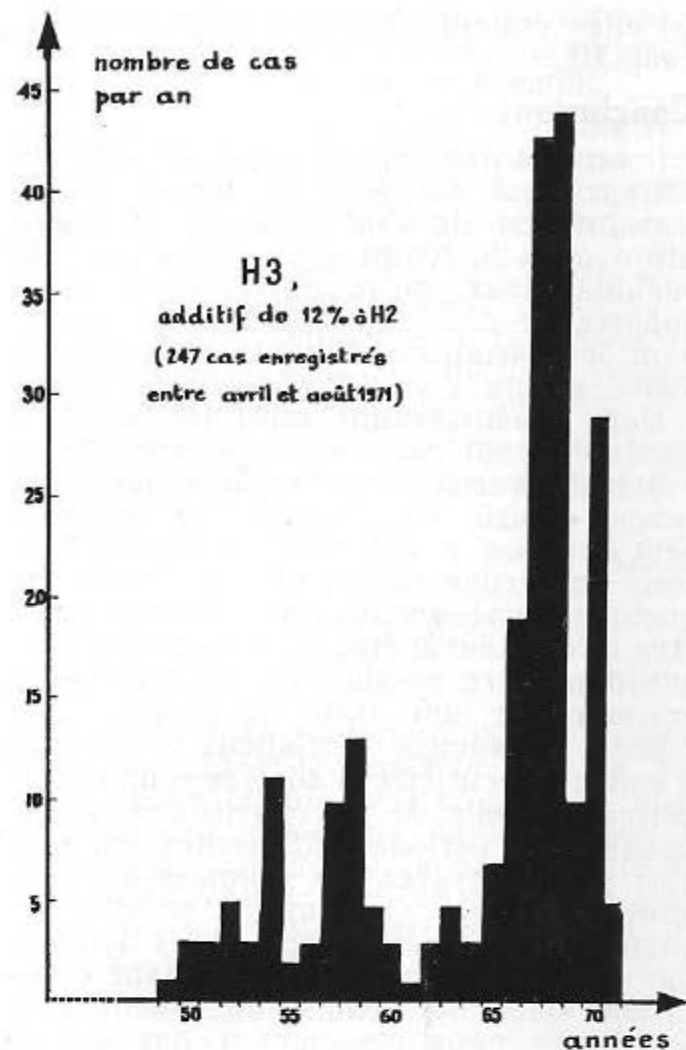
Profil d'un échantillon de 1957 cas

En août 1970 a été tracé un premier histogramme, H1, représentant la répartition par années des 1.957 cas alors répertoriés. (Fig. 1). On remarque deux années particulièrement riches en observations : 1954 et 1967.

Si l'on adopte en abscisses une unité de temps beaucoup plus courte que l'année, par exemple la quinzaine de jours, on constate que la vague de 1967 est plus étalée que celle de 1954. La largeur du pic de 54 n'est en effet que de deux mois, alors que l'année 1967 est, dans son ensemble, fortement « peuplée », sans que soient jamais atteintes des densités comparables à celles de 1954 (Fig. 2).

Modification du profil par addition d'un certain nombre de cas

D'août 1970 à avril 1971, 97 cas furent ajoutés au répertoire, qui totalisait donc



alors 2.054 cas. L'histogramme H2, un peu plus riche que H1, fut alors tracé (Fig. 1).

Une question se posait : la répartition enregistrée nous renseigne-t-elle valablement sur l'allure du phénomène global, c'est-à-dire de l'ensemble des observations ayant effectivement eu lieu ?

L'idée suivante permet d'espérer une réponse à cette question : Poursuivons la constitution du répertoire, en l'enrichissant de cas nouveaux chaque fois qu'on en aura connaissance, mais remettons, pour ainsi dire, « tous les compteurs à zéro » ; notons, mois par mois, non pas le nombre total de cas enregistrés depuis octobre 1967, mais seulement le nombre de cas ajoutés depuis avril 1971, à la suite du 2.054^e cas. Lorsque cette deuxième partie du registre totalisera un nombre suffisant de cas, on pourra construire un nouvel histogramme, H3, composé de cas n'appartenant pas à H2 et collectés, eux aussi, par tous les moyens possibles. Si les histogrammes H2 et H3 ont des profils comparables, c'est-à-dire si pics et creux coïncident, il y aura lieu de penser que les deux échantillons (et, à plus forte raison, leur réunion) sont significatifs. Comment concevoir, en effet, que deux statistiques effectuées de manière indépendante (ici : l'une après l'autre) puissent apporter des renseignements utiles, si les informations contenues dans l'une et l'autre ne coïncident pas ?

Etude de l'addition de 247 cas

Fin août 1971, 247 cas avaient été notés depuis fin avril, c'est-à-dire depuis la clôture du premier échantillon à 2.054 cas. Cet additif est donc modeste, puisqu'il n'est que de 12 %. La comparaison de sa distribution dans le temps (histogramme H3) avec H2 fournit néanmoins les résultats suivants :

1^o) Si l'on excepte le cas de l'année 1958, la coïncidence des creux et des pics est remarquable jusqu'à l'année 1967.

2^o) Pour les années récentes (1968, 69, 70), le profil de H3 diffère radicalement de celui de H2.

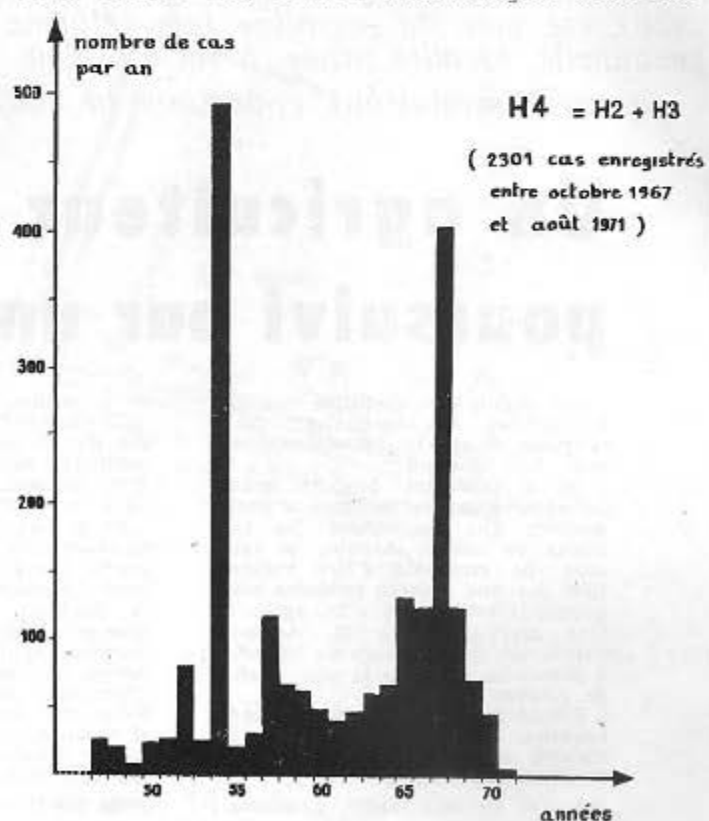
3^o) Les pics anciens (54, 57, 52) ont reçu des additifs proportionnellement beaucoup plus faibles que les pics récents (67, 66, 65).

Cette triple constatation appelle la triple remarque suivante :

1^o) La répartition des creux et des pics de H2 semble bien n'être pas le fruit du hasard, puisqu'un deuxième échantillon (additif de 12 %) la confirme. On peut donc penser qu'on possède une information assez fidèle concernant les variations d'intensité du phénomène.

2^o) Les fréquences enregistrées pour des années remontant à moins de 3 ans sont peu significatives. Ce fait s'accorde bien avec le bon sens : les retards dans la transmission des informations sont tels qu'on ne peut, par exemple, en 1971, prétendre avoir une idée précise de la richesse des « crus » 1970 et 1969.

3^o) Il est assez aisé d'imaginer pourquoi l'additif de 1967 est beaucoup plus important que celui de 1954 bien que, dans H2, 1954 dépasse 1967. Ce fait tient sans doute au retard statistique avec le-



quel les observations parviennent à la connaissance des enquêteurs. Reprenons l'exemple des années 54 et 67 : d'avril à août 1971, un assez grand nombre d'observations datant de l'année 67 ont pu être enregistrées, parce qu'il s'agissait là d'observations encore assez récentes, et qu'un délai de l'ordre de quatre années est très plausible pour qu'un fait parvienne à la connaissance d'un chercheur. Par contre, on ne découvre plus maintenant que peu de cas de la très riche année 1954. En effet, ces observations sont vieilles aujourd'hui de 17 ans, et c'est là un délai le plus souvent suffisant pour que l'information chemine du témoin à l'enquêteur. Attendons-nous à n'apprendre à l'avenir que peu de faits « nouveaux » concernant la vague de 1954. La plupart des observations qui ont été faites cette année-là, et pour la divulgation desquelles les conditions ont d'emblée été remplies (présence de témoins décidés à faire connaître ce qu'ils ont vu) ont eu tout le temps pour parvenir jusqu'à nous.

A titre de vérification, notons qu'on parvient à des constatations analogues en considérant rétrospectivement l'additif de 4,7 % entre H1 (août 70) et H2 (avril 71). Les années reçoivent des additifs d'autant plus importants que :

1°) elles sont peu antérieures à 1971 ;

2°) elles étaient déjà fortement peuplées dans H1.

Conclusions

Il semble donc qu'en dépit de tous les filtrages qui ont lieu au niveau de la transmission de l'information, la répartition dans le temps d'un échantillon de quelque deux mille observations nous apporte de réels renseignements concernant les variations d'intensité du phénomène, tel qu'il se déroule effectivement.

Dans l'histogramme total H4, établi à partir de 2.301 cas, aucune périodicité ne saute aux yeux. Il est vrai que l'unité de temps choisie ici, l'année, ne se prête peut-être pas à une telle recherche. Disons qu'aucune périodicité de l'ordre de quelques années n'apparaît. Il serait peut-être intéressant d'établir, à partir du plus grand nombre possible de cas, un histogramme sur une base de temps assez courte. Si aucune périodicité n'apparaît d'emblée, peut-être l'analyse numérique permettrait-elle de découvrir une superposition de périodes différentes, en rapport peut-être avec des données astronomiques connues. On aimerait en effet dépasser le stade actuel, auquel les données que l'on peut recueillir, concernant l'évolution dans le temps du phénomène OVNI, ne nous renseignent pas sur la nature exacte de ce phénomène.

UN OVNI EN LOT-ET-GARONNE

par le Colonel P. BERTON

Le 23 novembre, nous recevions une coupure de « La Dépêche du Midi » du 19 novembre 1971 qu'un de nos adhérents, M. André Mercadier, avait eu — ce dont nous le remercions vivement — l'obligeance de nous adresser. C'est par cette coupure que nous avons été pour la première fois informé de l'incident survenu le 13 novembre 1971 à Lachapelle, localité située, à vol d'oiseau, à quelque 12 km au N.-E. de Marmande.

Nous reproduisons ci-dessous la coupure de « La Dépêche du Midi » :

Un agriculteur lot-et-garonnais poursuivi par un engin mystérieux

Les engins non identifiés vont-ils à nouveau se manifester ? Auraient-ils choisi le Lot-et-Garonne pour leur retour ?

On a tellement brocadé ceux qui observèrent par le passé le phénomène que maintenant les témoins de scènes insolites se taisent. Ils craignent d'être ridiculisés par une opinion publique moqueuse. C'est le cas d'un agriculteur lot-et-garonnais, M. Angelo Cellot qui, dans la nuit de samedi à dimanche, a connu la plus grande frayeur de sa vie.

Quand notre correspondant, Guy Laverne, l'a rencontré il a tout d'abord nié, puis il a bien voulu raconter son aventure.

« J'ai vu une lueur au-dessus

de la colline, j'ai pensé un instant qu'il s'agissait des phares de l'engin d'un voisin qui labourait. J'ai continué mon travail. Au bout d'un moment, un faisceau lumineux a éclairé le champ. En levant la tête, à cinquante mètres au-dessus de moi, j'ai vu une grosse boule qui se déplaçait sans bruit. Grosse comme trois fois le tracteur, elle balayait le sol avec cinq phares. L'engin m'a suivi jusqu'au bout de la rangée. J'ai essayé de l'éclairer avec le phare orientable du tracteur mais la lueur qui provenait du ciel était si violente que le phare était neutralisé. Pendant dix minutes, l'engin m'a suivi. »

On imagine l'inquiétude du pay-

san qui abandonna son tracteur pour aller alerter son frère à la ferme. Mais l'objet s'évanouit dans le ciel.

Bien que M. Cellot soit un travailleur digne de foi, on pourrait croire à l'illusion d'optique due à un travail intense de nuit, si un voisin n'était sorti à son tour du silence.

Lui aussi craignait d'être l'objet de moqueries. Pourtant, Théo Tyce, 35 ans, domicilié au lieu dit « Saint-Martin », sur la même commune, a observé un phénomène semblable quelques jours auparavant. Il a confié à notre correspondant que l'engin se déplaçait en éclairant le sol mais qu'il ne s'était pas posé.

A supposer qu'elle fût authentique, l'observation de M. Angelo Cellot nous a paru digne d'enquête, en raison, notamment, de ce silence de l'objet volant, qui, à juste titre, avait fort surpris le témoin.

En conséquence, nous en avons fait informer le Colonel Pierre Berton qui, depuis longtemps, porte un vif intérêt à nos recherches et nous accorde une estime qui nous est précieuse. Nous avons pensé à lui parce que, résidant à Périgueux, il ne se trouvait pas très loin du lieu de l'incident.

Dès le 30 novembre, le Colonel Berton, qui s'était fait accompagner de deux officiers de Gendarmerie, s'est rendu sur place où il a procédé à une enquête approfondie dont il nous a fait parvenir le compte rendu— un compte rendu qui, s'accompagnant de schémas et de photographies, et étudiant de façon détaillée tous les aspects majeurs de l'observation, pourrait constituer un modèle du genre.

Sans plus attendre, nous allons donner connaissance à nos lecteurs de ce remarquable document dont l'auteur, auquel nous en faisons compliment, a bien mérité de notre gratitude.

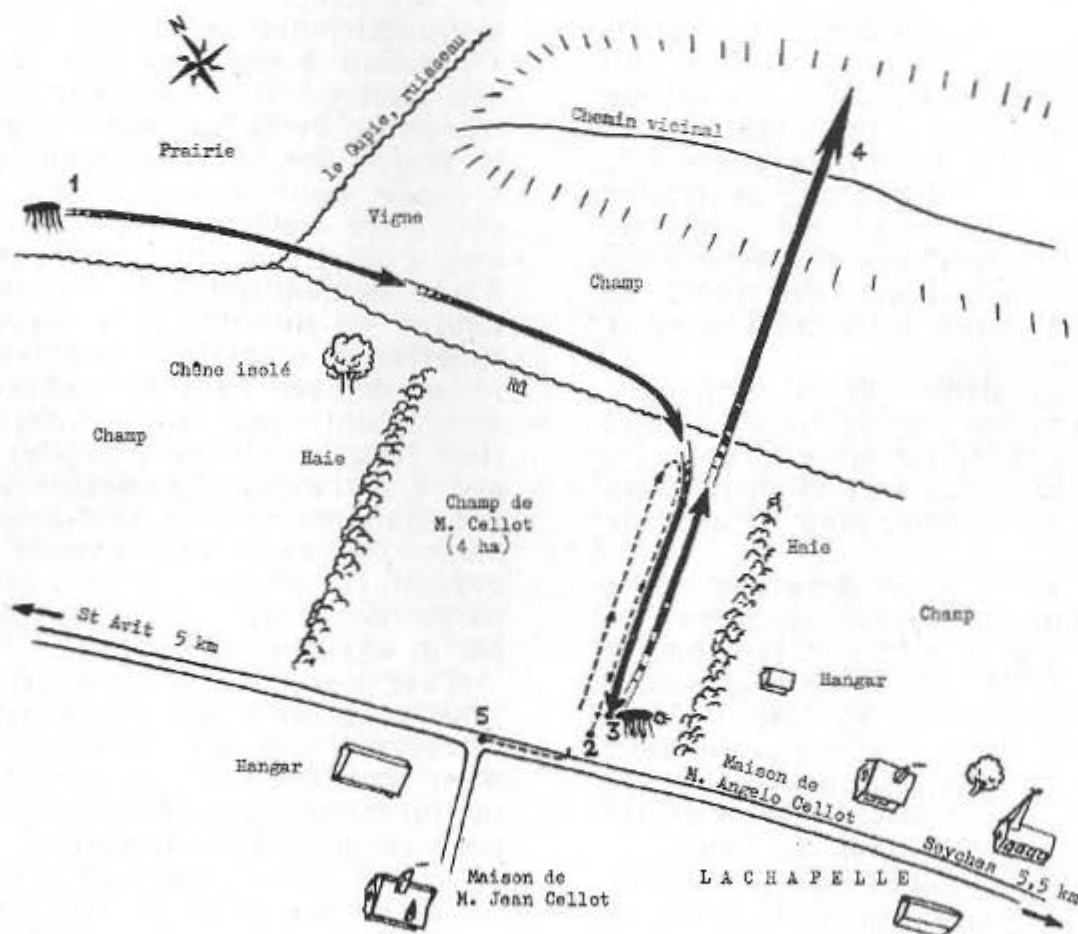
I - Les faits

Le samedi 13 novembre 1971, Monsieur Angelo CELLOT commence vers 21 h à labourer un champ de 4 ha environ, situé à proximité immédiate de sa maison et qui jouxte sur 200 m la petite route reliant LACHAPELLE à SAINT-AVIT (canton de SEYCHES, arrondissement de MARMANDE, dans le Lot-et-Garonne).

Son tracteur est équipé de deux pha-

res vers l'avant, d'un phare vers l'arrière (tous allumés), en outre il dispose d'un autre projecteur (orientable celui-là).

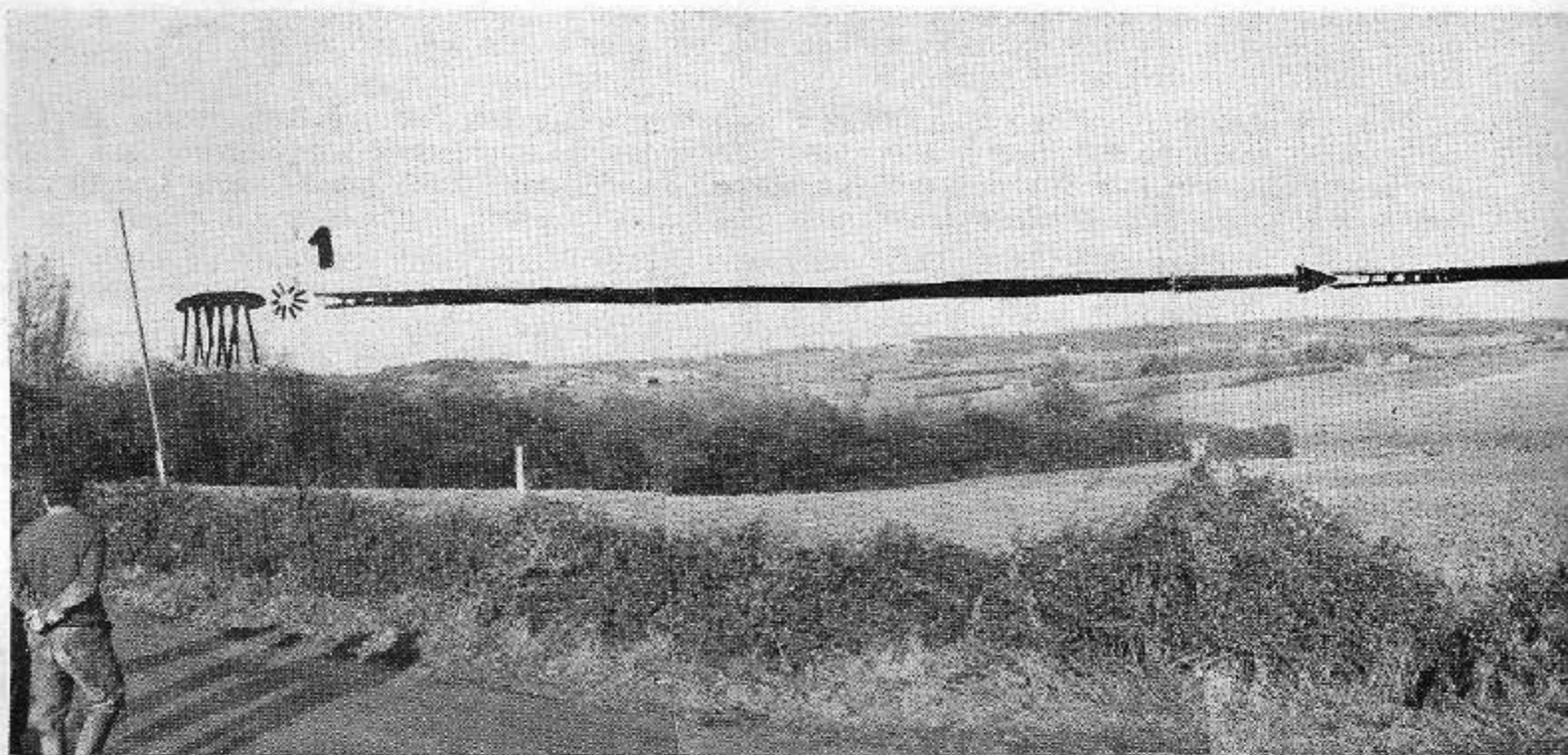
Vers 1 h 50 du matin environ, alors qu'il a presque terminé son travail, son attention est attirée par une lumière semblant venir d'un gros projecteur à 1 km au N.-O. La lumière lui est cachée en partie par des arbres, il pense qu'il s'agit d'un cultivateur travaillant, comme lui, de nuit avec son tracteur et ne s'en in-



- 1 - Point où l'objet est apparu et départ de sa trajectoire
- 2 - Point d'arrêt du tracteur
- 3 - Point d'arrêt de l'objet

- 4 - Point où l'objet a disparu derrière la petite crête
- 5 - Point atteint dans sa fuite par M. A. Cellot.

Echelle approximative : 2 cm pour 100 m



M. Jean Cellot

Vue panoramique, prise le 30.11.1971

La route est droite, sa courbure apparente est

- 1 - Point où l'objet est apparu
- 2 - Point d'arrêt de l'objet

Un dessin marque l'emplacement

quiète pas.

Cependant, en descendant, au volant de son engin, vers le petit ruisseau qui limite son champ, au nord, il constate que la lumière s'est rapprochée lentement de lui, qu'elle ne repose pas sur le sol et que, sur le côté droit, se trouve une petite lumière rouge. Le bruit de son tracteur l'empêchant d'entendre, il suppose qu'il s'agit d'un hélicoptère, le feu rouge étant situé à l'extrémité de la queue de l'appareil.

Il effectue son demi-tour et commence à remonter la pente vers la route; l'objet se rapprochant, il se retourne à plusieurs reprises pour le mieux voir et dirige vers lui son phare orientable, pour essayer de l'identifier.

L'objet est alors approximativement à une quarantaine de mètres au-dessus de lui et progresse à la même vitesse que le tracteur (5 km/h), qui se trouve éclairé comme en plein jour par une lumière jaune semblant venir d'une rangée de 5 phares très puissants; la petite lumière rouge est là, à 4 ou 5 m environ, à droite des projecteurs et sur la même ligne.

Intrigué mais non effrayé, le témoin arrive au bout du sillon, à la route et s'arrête; à ce moment l'objet qui s'est immobilisé juste au-dessus de lui amorce une descente lente jusqu'à peut-être 10 ou 15 m du sol. Pris d'une peur soudaine et pensant à un aéronef en difficulté qui va s'écraser sur lui, Monsieur CELLOT met son levier de vitesse au point mort, ne coupe ni le moteur, ni les phares et court le long de la route vers la maison

de son frère Jean pour le prévenir et éventuellement demander du secours.

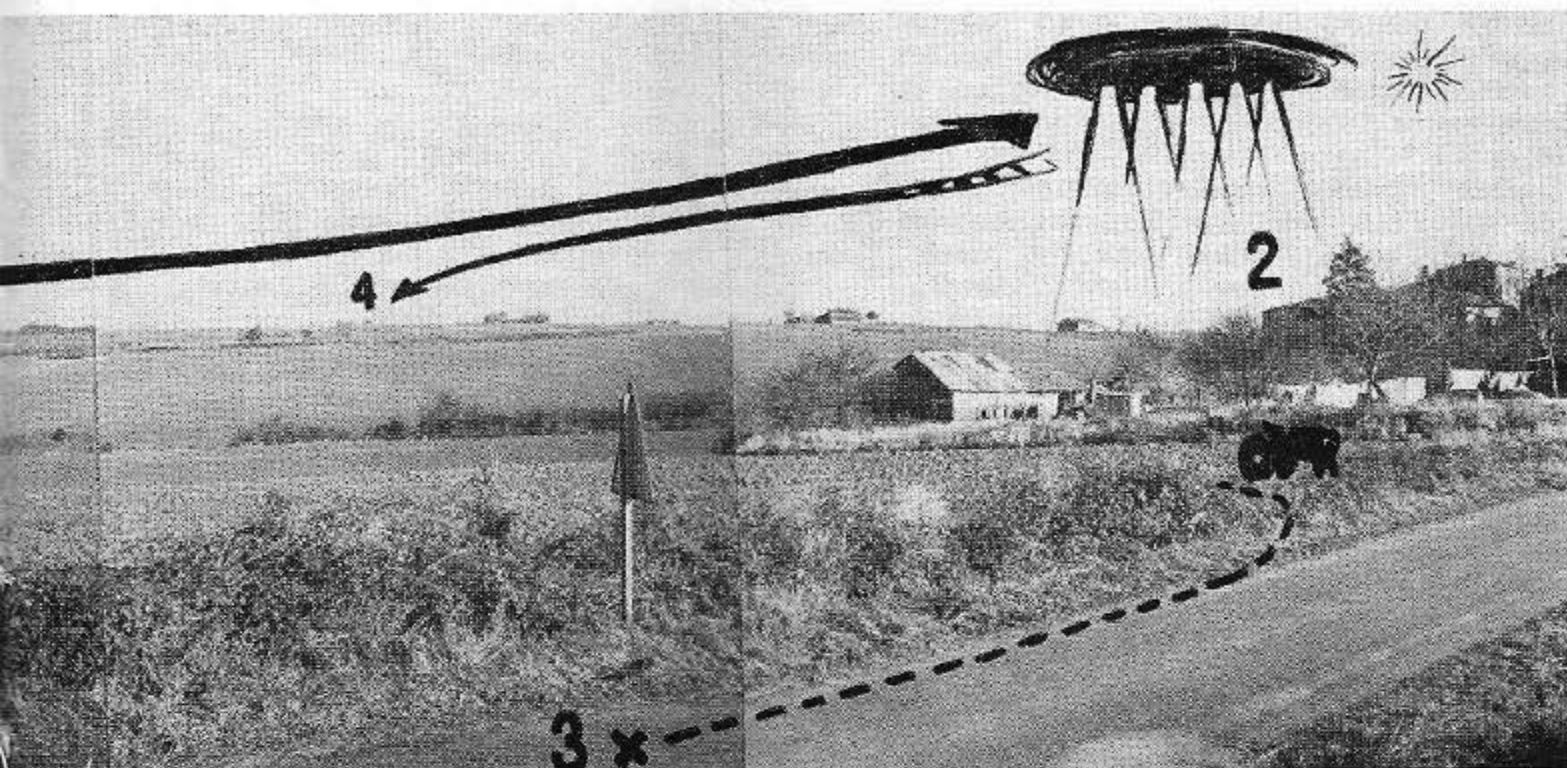
Parvenu à une trentaine de mètres de son tracteur, il se retourne et voit l'objet reprendre de la hauteur et « reculer » sur la trajectoire qu'il a suivie à l'aller. Il renonce donc à son projet de prévenir son frère, revient vers son engin, alors que l'objet en est maintenant éloigné d'une cinquantaine de mètres, et coupe phares et moteur. Il a alors l'extrême surprise de n'entendre aucun bruit : l'objet se déplace dans le silence le plus absolu. Continuant sa marche rétrograde (feu rouge toujours à droite), l'objet est arrivé maintenant au-dessus du petit ru. Les lumières se font tout-à-coup plus intenses comme si de nouveaux projecteurs avaient été allumés à bord et l'objet disparaît derrière une petite crête située à 800 m environ de la route.

C'est terminé. M. CELLOT, plus ému sans doute qu'il n'a voulu le dire devant les enquêteurs (et devant son épouse), n'est plus disposé à travailler bien qu'il ne lui reste que 30 minutes de travail pour en avoir fini. Il remet, sans aucune difficulté, son tracteur en marche, le rentre au garage et va se coucher. Il est 2 h exactement.

II - Le témoin

Monsieur Angelo CELLOT, né en 1940, est un homme solide physiquement, il est sain d'esprit et s'exprime librement sans emphase, mais sans réticence.

Il jouit dans le pays, le Chef de la



Photomontage du colonel P. Berton
Dessin en surimpression de Joël Mesnard

du champ de M. A. Cellot à Lachapelle

due aux conditions du montage photographique.

3 - Point atteint dans sa fuite par M. Cellot

4 - Point où l'objet a disparu

ment du tracteur à l'arrêt.

Brigade de Gendarmerie de SEYCHES le confirme, de la plus excellente réputation de bon citoyen (il a fait son service militaire au 126^e R.I. à Brive et a eu l'habitude de monter des gardes de nuit et d'observer), de bon époux et de bon père. Il est sobre et travailleur. Il n'a parlé de l'incident à son épouse que dans la matinée du 14.

Jamais il n'a vu auparavant de semblables phénomènes et n'a rien lu sur le sujet. Il a entendu parler de « soucoupes volantes », comme tout le monde, mais « il n'y croit pas ».

Il précise que l'engin n'avancait pas en ligne droite mais en zigzaguant légèrement, « il flottait » dit-il. Quant au feu rouge, tout en conservant la même distance relative par rapport aux « projecteurs », il ne semblait pas se déplacer exactement en même temps qu'eux. Il a souri devant l'expression de la « Dépêche du Midi » : « La boule était grosse comme trois fois le tracteur », me disant que c'était une invention du journaliste. Il estime lui que, feu rouge compris, l'objet pouvait avoir environ 10 m de diamètre.

III - Le terrain

La région est coupée de petites vallées relativement encaissées et présente de nombreux points — LACHAPELLE notamment — d'où la vue s'étend jusqu'à 8 ou 10 km à la ronde, une ligne électrique à haute tension est visible de LACHAPELLE, mais s'en trouve éloignée de

plusieurs kilomètres. Il y a surtout des cultures, quelques vignes et des pâturages. Les champs sont coupés de haies naturelles qui donnent à l'ensemble un aspect plutôt bocager.

Le champ de M. CELLOT descend assez fortement en direction du Nord, depuis la route jusqu'au ru, le terrain remonte ensuite aussi raide jusqu'à la petite crête (où court un chemin vicinal goudronné) derrière laquelle l'objet a finalement disparu.

Le tracteur est alimenté sous 12 volts, le projecteur mobile, lumière blanche, a une puissance de 45 watts, aucun magnétisme rémanent n'a été constaté le 30 novembre avec la boussole. Il a été demandé à M. CELLOT d'observer la pousse du blé dans son champ et de signaler à l'enquêteur toute différence dans le développement de cette céréale (qui a été semée depuis le 14 novembre) entre la zone soumise à l'éclairage aérien et le reste du champ.

IV - Le temps

Le temps était brumeux, il tombait même une légère bruine, il a plu dans l'après-midi du 13 et il pleuvra le 14 au matin, mais il n'y avait pas de vent, les étoiles étaient cachées, il n'y avait pas de lune (la nouvelle lune de novembre se situe le 18).

V - L'objet volant

La lumière a toujours été trop intense pour permettre au témoin d'observer le

D'après lui les projecteurs étaient alignés (peut-être sur une légère courbe?) et le faisceau lumineux, de forme nettement conique bien que provenant de plusieurs (5) « projecteurs », ne formait au sol qu'une seule zone lumineuse. Le feu rouge, toujours observé à droite des phares et à la même hauteur, était situé approximativement à une distance égale à l'écart entre le 1er et le 5^e projecteurs.

Il convient de noter que M. CELLOT a continué depuis cette fameuse nuit à travailler seul dans ses champs, de nuit.

a) M. Angelo CELLOT a un frère, Jean, également marié et père de famille qui habite à LACHAPELLE, à 200 m de lui environ. Comme son frère, M. Jean CELLOT est un paysan solide et jovial paraissant parfaitement équilibré, mais lui n'a rien vu.

A black and white photograph of two men standing in a field. The man on the left is wearing a dark sweater, overalls, and a flat cap. The man on the right is wearing a light-colored sweater, trousers, and a flat cap. Both have their hands on their hips. The background shows a field with some trees in the distance.

c) Par contre, M. CELLOT a signalé que le même samedi 13 novembre, un habitant du village de TOURTRES aurait, lui aussi, aperçu un étrange objet lumineux dans le ciel.

Celui-ci a déclaré :

« Une demi-heure plus tard ayant rejoint ma maison qui se trouve à mi-hauteur de la butte ⁽¹⁾ où est situé le village de TOURTRES, j'observai de nouveau, et toujours dans la direction de SAINT-BARTHELEMY, la même lumière, mais j'eus la surprise de m'apercevoir que cette lumière n'était pas « au sol », mais se profilait au-dessus de l'horizon, immobile toujours et très lumineuse. Cet objet émettait un faisceau conique vers le sol, comme un très gros phare. Après avoir regardé quelques instants cette lumière, voyant qu'elle ne bougeait pas, je n'y fixai pas davantage mon attention.

[illegible]

(1) Altitude 177 m, soit une centaine de mètres au-dessus de la plaine environnante.

— 18 —

Bien que les contours réels de l'objet volant n'aient pu être observés par le témoin, aveuglé par la lumière, les principaux éléments effectivement perçus, les puissants phares jaunes, nous ont immédiatement rappelé l'OVNI de Gabriel y Galari, dont le dessin est reproduit sur la couverture du N° 29 de « Phénomènes Spatiaux ». Mais, bien que cet OVNI présentât, en dehors des faisceaux dirigés vers le sol, des groupes de feux périphériques, les uns verts et les autres rouges, on n'y retrouve pas ce feu rouge caractéristique, passablement écarté des phares jaunes et se situant toujours à leur droite,

qui a retenu si fortement l'attention de M. Angelo Cellot.

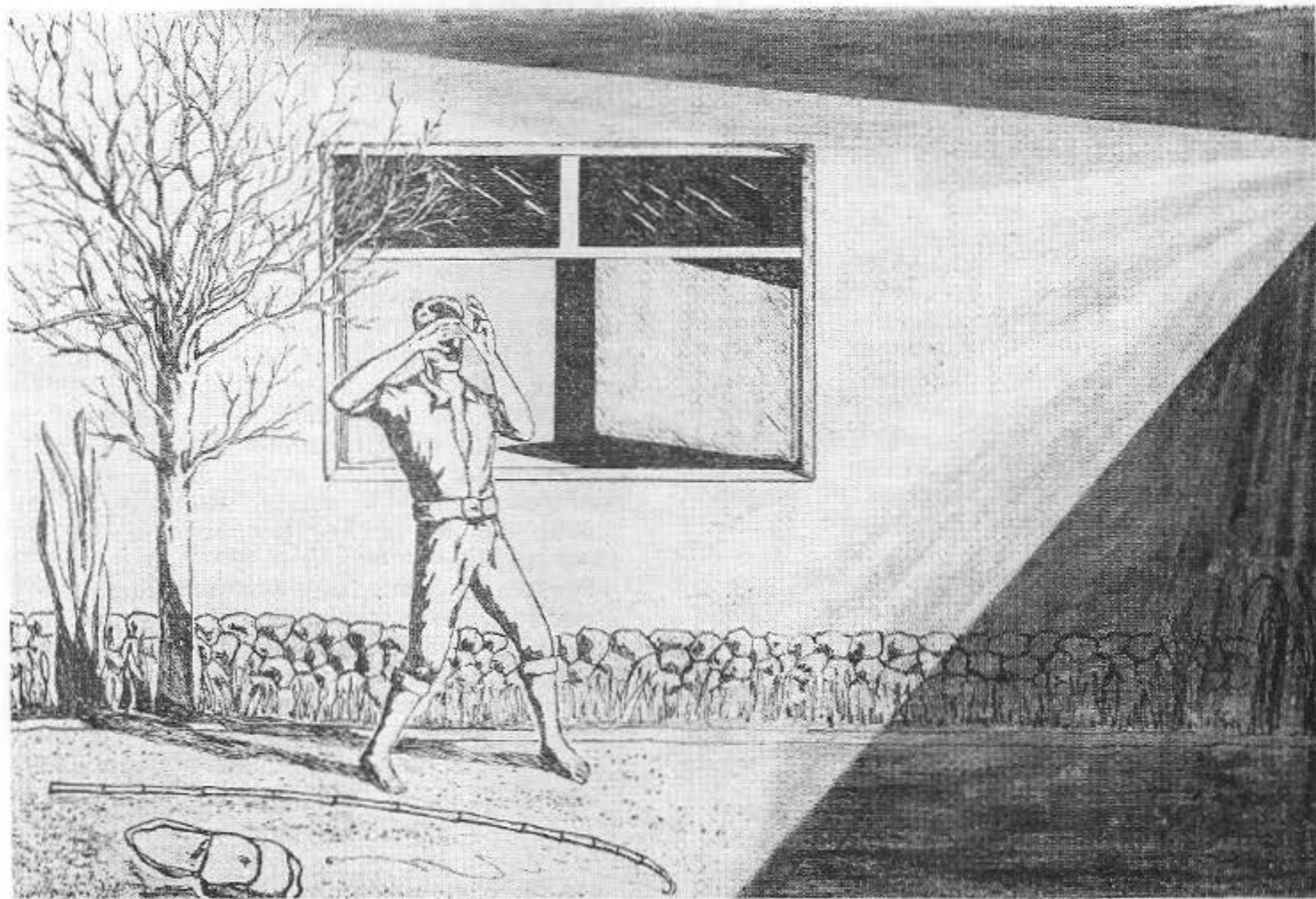
On peut également rapprocher ce cas d'autres observations dont les témoins ont été pris dans le faisceau de phares aériens, comme par exemple, au lac de Pannecière (« Phénomènes Spatiaux » N° 18, p. 22) et entre Reims et Mazargan (observation de M. Villeneuve de Janti dans « Phénomènes Spatiaux » N° 15, p. 18).

On notera, ici encore, de sérieuses divergences entre les informations diffusées dans la presse et celles recueillies sur place.

R.F.

UN MYSTÉRIEUX FAISCEAU DE LUMIÈRE CAUSE UNE MORT ATROCE

par le Pr Felipe Machado CARRION



Dessin de Jader U. Pereira.

Felipe Machado Carrion, auteur de nombreux ouvrages, président du Groupe Gaucho d'Investigation sur les Objets Aériens Non Identifiés (GGIOANI) de Porto Alegre, professeur de Cosmographie au Collège Julio de Castilhos, collègue-pilote rattaché administrativement à l'Etat de Rio Grande do Sul, n'est pas un inconnu de nos lecteurs qui ont pu prendre connaissance de ses articles « L'incident du Lac de la Négresse » (« Phénomènes Spatiaux » N° 20), « Une soucoupe volante sur Porto Alegre » (« Phénomènes Spatiaux » N° 25) et de la critique, faite par M. Gauthier de Keating-Hart (« Phénomènes Spatiaux » N° 27), de son livre « Discos Voadores : imprevisíveis e conturbadores », livre dont nous donnons d'ailleurs un extrait dans le présent bulletin.

Il vient de nous faire l'insigne honneur, auquel nous sommes profondément sensible, de nous communiquer, pour publication en priorité mondiale, le texte qu'on va lire et qui se rapporte à un incident brésilien s'achevant par une mort qu'on peut, sans exagération, qualifier d'atroce et de terrifiante, d'une mort qui se situe dans l'incompréhensible.

Lorsqu'en septembre de l'année en cours nous participâmes au 4^e Colloque Brésilien sur les Objets Aériens Non Identifiés et au 2^e Symposium National sur Les Civilisations Extra-Terrestres, sous la présidence d'honneur du Général Moacyr de Mendonça Uchôa et sous la présidence effective du Pr Flavio A. Pereira, président de l'Institut Brésilien d'Astronautique et de Sciences Spatiales, nous eûmes, à São Paulo, l'occasion de prendre connaissance, à titre de première information, de l'événement dont nous allons parler. Il nous fut rapporté au cours d'un entretien spécial et privé que nous eûmes avec le Dr Irineu José da Silveira, chirurgien-dentiste. Le Dr nous expliqua pourquoi il ne pourrait avant quelques mois, achever la rédaction du rapport qu'il nous enverrait. Tout se passa comme prévu, puisque nous venons seulement de recevoir, selon sa promesse, son magnifique travail, lequel nous servira de référence pour notre relation des faits, en supplément des informations qu'on nous avait déjà fournies sur cet incident.

Date de l'incident : Mardi-Gras du Carnaval du mois de février 1946 (*).

Lieu : Bourg d'Araçariguama, dans la circonscription administrative de São Roque, Etat de São Paulo, Brésil.

Personnalité de la victime : João Prestes Filho, Brésilien, marié, agriculteur et commerçant, résidant dans la localité. Age : 40 ans en 1946. Homme physiquement robuste et jouissant d'une excellente santé.

Principal témoin interrogé, ayant présentement 64 ans : Aracy Gomide, Brésilien, marié, originaire de São Roque. Age en 1946 : 39 ans. Il remplissait à l'époque les fonctions d'Inspecteur fiscal de la Préfecture de São Roque. Il possédait des connaissances pratiques au sujet des maladies et prenait soin des malades de la région souffrant de maladies courantes, car il n'y avait pas de médecin sur place ni même à proximité. Par la suite, il devint trésorier de la Préfecture Municipale de São Roque. Il a toujours joui d'une haute considération sociale.

Enquêteur actuel sur les événements : Dr Irineu José da Silveira. Assistèrent aux déclarations des témoins : MM. Guilherme da Silva Pontes et Jonas de Souza, commerçants, ainsi que M. João Gennari, courtier.

Voici les faits :

C'était au cours de la tranquille année 1946 à Araçariguama, à quelques kilomè-

tres des rives du rio Tietê. Le pauvre village ne disposait pas encore de la lumière électrique ni de réseau téléphonique et se trouvait éloigné des grands axes de la circulation. Dans son isolement intérieur, il se réduisait à une surface de terre battue, entourée de quelques maisonnettes anciennes et de l'historique église diocésaine (Igreja Matriz). Zone rustique et exclusivement consacrée à la culture primitive des céréales, où rien ne faisait encore pressentir les développements ultérieurs du progrès.

Toute l'histoire de ce village se réduisait à une lente succession d'habitudes quotidiennes pratiquement identiques. Une exception, cependant : durant les nuits, des lumières étranges évoluaient, décrivaient par bonds des trajectoires irrégulières, dans le ciel au-dessus des monts et des bois de la région, donnant lieu à des opinions divergentes au cours des entretiens dans les réunions banales. En résumé : quelque chose de nouveau, de surprenant et de mystérieux.

Mardi-Gras.

João Prestes Filho avait invité son ami Salvador dos Santos, de 39 ans et encore vivant aujourd'hui, à une partie de pêche sur les bords du Tietê. Il demanda à son épouse qu'elle emmène ses fils pour qu'ils assistent aux réjouissances carnavalesques en lui disant qu'elle devrait laisser, entre-temps, à peine entrebâillée une des fenêtres de la maison par laquelle, à son retour de la pêche, il pourrait rentrer chez lui.

Prestes et Salvador passèrent la journée à pêcher, joyeusement et sans souci.

Vers 19 heures, sous une brume légère et uniforme, alors que l'état de l'atmosphère n'était pas orageux mais serein, et donc impropre à la formation d'éclairs communs et d'« éclairs en boule » (voir notre ouvrage « Discos Voadores, imprevisíveis e conturbadores », p. 52), ils revinrent du rio Tietê. Ils se séparèrent à une bifurcation du chemin, se dirigeant chacun vers sa propre maison, leurs maisons étant situées en des lieux différents et distants l'un de l'autre.

Une heure après, Prestes, absolument terrorisé, fit irruption dans la maison de sa sœur Maria, expliquant à haute voix et de façon entrecoupée que, lorsqu'il tenta d'ouvrir la fenêtre (ou la porte-fenêtre) de sa maison, il reçut de l'extérieur un silencieux faisceau de lumière contre lequel il protégea ses yeux et, naturellement, sa tête avec ses deux mains.

Etourdi, il tomba sur le sol, pendant quelques brefs instants et sans perdre conscience. Il se releva et se mit à fuir, ses mouvements restant apparemment normaux, vers le centre du village, en quête de secours.

Les voisins de Maria, y compris Aracy Gomide, furent immédiatement appelés. Prestes ne cessait de répéter son histoire.

Aujourd'hui Gomide déclare qu'il n'a pas cessé d'accompagner Prestes. Les cheveux, la tête, les yeux, les vêtements (chemise à manches courtes, pantalons retroussés, ni chapeau ni chaussures), de même que les parties du corps de Prestes protégées par les vêtements ne présentaient pas de traces de brûlures profondes ou légères, ni d'anomalies. Ses yeux étaient dilatés d'épouvante, sa voix excitée.

Mais, peu après, la scène tourna rapidement à l'horreur : les chairs de Prestes commencèrent à devenir visibles, à prendre le même aspect que si elles avaient été cuites pendant de longues heures à l'eau bouillante. Elles se mirent à se décoller des os, tombant par morceaux de la mâchoire, de la poitrine, des bras, des mains, des doigts, de la partie inférieure des jambes, des pieds et des orteils. Quelques fragments de chair restèrent suspendus par les tendons, les assistants n'osant pas les arracher. Puis tout se détériora de façon imprévisible. Les dents et les os étaient à nu.

Prestes refusa énergiquement l'eau et les aliments qui lui furent offerts, mais, à aucun moment, il ne parut ressentir de douleurs.

Son nez et ses oreilles se détachèrent, roulant le long de son corps jusqu'au sol.

Un spectre terrifiant se disloquant de mutilation en mutilation. Des yeux écarquillés de terreur. Des paroles déjà déformées dans une bouche qui se désarticulait. Il ne restait plus que des sons dont les significations étaient perdues.

Dans la confusion générale, ce qui restait du corps quasi décomposé de Prestes fut chargé sur une charrette qui devait l'emmener à Santa Casa de Santana de Parnaíba, le plus proche hôpital.

Dans la sixième heure après l'agression de la lumière, un cadavre revint à Araçariguama, car Prestes mourut au cours du voyage, sans atteindre l'hôpital.

Jusqu'à ses derniers moments, des sons gutturaux sortirent de sa bouche qui s'arrêtait tout juste aux dents. Est-ce qu'il continuait à répéter son histoire d'horreurs ?

Comme il n'y eut pas d'examen médical, le certificat de décès, qui fut signé par plusieurs témoins ignorants, disait : « Mort par brûlures généralisées ». Mots incapables de traduire cette mort atroce et inconnue de notre science actuelle, puisque les symptômes et l'ensemble des événements conjoints ne correspondaient pas à des lésions qui pussent être produites soit par l'électricité naturelle (foudre, etc.) ou artificielle, soit par des radiations connues.

La police fit quelques recherches qui ne conduisirent à rien qu'on pût ajouter valablement au contenu du certificat de décès. Sur les lieux, aucunes traces ne furent relevées, ni au dehors ni à l'intérieur de la maison. Cependant, on ne doit pas exclure la possibilité, non vérifiée, que quelque chose ou quelqu'un d'étrange ait pu se trouver dans la maison. Mais si quelqu'un s'y trouvait effectivement, ce n'était pas une personne connue dans la région.

Par la suite, des lumières furent encore observées, qui se livraient à des évolutions capricieuses, inattendues et inoffensives, dans le ciel nocturne d'Araçariguama.

(*) N.D.L.R. En fait, selon nos calculs, le Mardi-Gras, fête mobile qui précède Pâques de 47 jours, est tombé en 1946, comme en 1957, le 5 mars, et non à la fin de février.

Nous avons maintes fois dit que nous n'étions pas personnellement à l'affût du sensationnel, mais attaché à l'étude objective et scientifique d'un problème, et nous ajouterons même que nous sommes très opposé à tout le déballage d'horreurs, littéraires ou photographiques, auquel une certaine presse se livre sans retenue, au risque de traumatiser de jeunes esprits. Nous nous excusons donc auprès de nos lecteurs de la publication de ce terrible récit qui n'a trouvé place dans les colonnes de ce bulletin que parce qu'il entre dans le cadre des enquêtes que nos confrères en "ufologie" et nous-même menons sur un sujet que sa possible gravité humaine rend digne d'attention.

On a dit, à juste titre semble-t-il, que la réalité dépasse la fiction, et l'on peut bien admettre que cet incident brésilien dépasse en horreur — bien qu'on n'y assiste pas à un combat de personnes — tout ce qu'ont pu imaginer les romanciers spécialisés dans la littérature terrifiante, et ce dernier point constitue déjà une indication intéressante.

Nous ne nous attendions certes pas à publier un jour un récit à ce point effroyable. Mais il n'est pas qu'effroyable, et nous voudrions surtout que, comme nous-même, nos lecteurs se détournent de son aspect d'épouvante pour reporter l'essentiel de leur attention sur sa signification biologique, car, à notre connaissance, les lésions dont il est fait état dans ce récit, par des témoins dont rien ne nous permet de soupçonner la bonne

loi, d'autant que le principal témoin a été un témoin oculaire des faits, sont d'une ahurissante nature et sortent indiscutablement, nous semble-t-il, du cadre des connaissances scientifiques de notre temps. Nous ne savons absolument pas quel agent physique a pu les causer ainsi que provoquer la singulière anesthésie dont elles ont paru s'accompagner. Nous serions d'ailleurs reconnaissant à ceux de nos lecteurs, médecins, biologistes ou experts en matière d'effets biologiques des radiations, qui nous feraient part de suggestions à cet égard ou nous indiqueraient quelles questions précises pourraient être posées aux témoins encore vivants par nos correspondants et amis brésiliens.

A lire tout un groupe d'auteurs ayant écrit sur les soucoupes volantes, les occupants de ces machines viendraient des profondeurs de l'espace pour porter assistance à l'humanité, pour la protéger contre la menace de sa propre autodestruction et la ramener dans la voie du salut non seulement physique mais encore spirituel. D'autres auteurs, au contraire, pensent que les extra-terrestres sont animés à notre égard des pires intentions.

En ce qui nous concerne, nous restons dans une prudente expectative, non sans mettre en garde nos lecteurs contre les périls possibles que pourrait comporter le fait de s'approcher de trop près d'une soucoupe volante, périls que, comme nous-même, Frank Edwards a soulignés sur la jaquette de l'édition américaine de son ouvrage « Soucoupes volantes : affaire sérieuse » (« Flying Saucers - Serious business »). Nous avons d'ailleurs reproduit son avertissement dans le N° 25 de « Phénomènes Spatiaux », pages 13 et 14.

A propos de l'incident brésilien dont le professeur Felipe Machado Carrion nous a fait le récit, qu'on nous permette de reproduire ici ce que nous écrivions dans le « Bulletin du G.E.P.A. » N° 6, du 2^e trimestre 1964 en page 27, à propos de l'affaire de Monte Maiz dont le témoin, Douglas, s'était senti brûlé par un faisceau de lumière sortant d'un engin inconnu :

« Les effets sur nous-mêmes des actes accomplis par des êtres venus de l'espace, et qui peuvent être très différents de nous, ne sont pas nécessairement un critère valable de leurs intentions réelles à notre égard. Cette remarque pourrait bien s'appliquer à l'incident de Monte Maiz.

« Rien de ce qui est advenu là ne nous permet d'affirmer que les êtres mystérieux rencontrés par Douglas aient voulu effectivement le malmenier. Ils ont pu vouloir l'éclairer parce qu'ils le distinguaient mal. Le rayon qu'ils ont braqué sur lui n'était peut-être, à leur mesure, qu'un équivalent de celui de nos lampes électriques de poche. Bien qu'il brûlât Douglas, il pouvait être sans effet sur leurs propres corps. »

Cette remarque pourrait valoir aussi pour l'incident d'Araçariguama.

Notre ami Paul Misraki, auquel nous sommes redevable d'une aide, que nous avons fort appréciée, dans la traduction du texte du professeur Carrion, nous a fait remarquer que l'horreur de cet incident — déjà ancien puisqu'il remonte à 1946 — ne s'est pas semble-t-il renouvelée, et qu'on pourrait penser que les lésions subies par Prestes auraient pu faire les extra-terrestres prendre conscience du danger pour les êtres humains de la « lumière » dont ils s'étaient servis. La mort de Prestes aurait été ainsi la conséquence d'une erreur, d'un manque d'expérience de leur part. C'est, après tout, possible.

On notera que, si l'on avait effectivement aperçu des lueurs bizarres dans le ciel de la région avant l'incident, nous n'avons, en revanche, aucune preuve que le rayon qui a frappé Prestes ait jailli d'un objet volant non identifié ou d'un dispositif utilisé par des occupants d'un tel objet, et nous rejoignons ici d'une certaine façon les réflexions présentées par J.-M. Dutuit, au paragraphe 3, page 8, de son article paru dans le N° 29 de « Phénomènes Spatiaux ».

Tout ce qu'on peut dire, c'est que, les effets du rayon d'Araçariguama étant sans commune mesure avec ceux des rayons naturels recensés ou des appareils les plus perfectionnés que notre science eût pu concevoir et construire en 1946 ou depuis, ledit rayon devait émaner d'une source apparemment étrangère à celles qu'on peut trouver sur notre planète et relevant d'une science qui, n'étant pas la nôtre, peut passer pour extra-terrestre.

Nous redisons toute notre gratitude au professeur Carrion pour l'hommage qu'il nous rend, la faveur qu'il nous fait, mais nous disons aussi tous nos remerciements pour l'aide qu'ils nous ont obligeamment apportée à MM. Alfred Valero et Paul Misraki, ainsi qu'à notre amie dévouée Sylvie Durand.

Le texte du professeur Carrion est illustré d'un beau dessin dû au talent de l'auteur de « Les Extra-terrestres », Jader U. Pereira, auquel nous faisons tous nos compliments, en soulignant avec quel scrupule il s'est inspiré, pour l'exécution de son dessin, des données du texte.

R. F.

RÉPANDANT UNE "LUMIÈRE COURBE", UNE SOUCOUPE VOLANTE EST OBSERVÉE DANS LA RÉGION DE TOCOPILLA, AU CHILI

(dessin en première page de couverture)

Dans le n° 27 de «Phénomènes Spatiaux» nous avons fait état d'une observation canadienne au cours de laquelle le témoin médusé vit sortir d'un objet volant inconnu et immobile un phénomène lumineux qui avait l'apparence d'un "faisceau" tout à la fois incurvé et fragmenté, ayant l'aspect d'une succession de segments de cercle éclairants séparés par des intervalles obscurs. Nous avons dit à dessein "éclairants" plutôt que "lumineux" parce que, dans le cadre de nos connaissances présentes, scientifiques ou pratiques, nous ne connaissons, en dehors de l'intervention de milieux de propagation inégalement réfringents et stratifiés, présentant des gradients de densité élevés, aucun moyen physique de courber perceptiblement un rayon de lumière, et c'est même par des moyens optiques, en tenant un rayon lumineux comme la meilleure droite possible, que nous vérifions, en dernière analyse, le caractère strictement rectiligne d'un tracé, de l'arrêt d'une règle.

Certes, Einstein a fait entrer dans la pensée scientifique le concept de lumière pesante, et l'expérience a paru donner raison à ses calculs portant sur les déviations causées par le champ de gravitation solaire à un rayon lumineux passant au bord du disque du Soleil. Mais, bien que la pesanteur à la surface du Soleil soit environ 28 fois plus élevée que celle qui règne à la surface de notre propre planète, la déviation à mesurer n'atteignait pas, même dans l'évaluation relativiste, 2 secondes d'arc !

Dans l'observation canadienne, la réfringence des couches aériennes locales ne pouvait expliquer la courbure rapportée par le témoin et, s'il avait fallu en rendre compte par la gravitation, cela aurait conduit à introduire localement un

champ de gravitation de l'ordre de ceux qui sont supposés régner à l'intérieur de ces "trous noirs" de l'espace, dont les astrophysiciens envisagent l'existence et qui marqueraient le dernier terme de l'« effondrement gravitationnel » des étoiles. Comme on peut d'ailleurs en juger par comparaison avec l'action du champ solaire sur un rayon tangentant le bord du disque, ce champ aurait été à tel point démentiel que ses effets sur le terrain et sur les objets environnants auraient dû être catastrophiques au-delà de toute imagination humaine.

Or, si fantastique que puisse nous paraître le faisceau éclairant incurvé de l'observation canadienne, il ne semble pas être, dans le domaine des manifestations qui entourent les objets insolites, un phénomène isolé.

On en trouvera la preuve en prenant connaissance d'informations qui nous viennent du Chili et que M. Pablo Petrovitch, directeur de la revue "UFO - Chile", a eu l'obligeance, ce dont nous le remercions très vivement, de nous adresser.

L'observation du faisceau courbe chilien se situe dans un ensemble d'incidents survenus tout récemment dans la région comprise entre les ports d'Antofagasta et de Tocopilla, incidents dont certains eurent pour témoins des officiers et sous-officiers de gendarmerie, ce qui nous donne à penser qu'ils furent bien réels. Notre ami Paul Misraki a fait une très heureuse synthèse des articles de presse que nous a fait parvenir M. Pablo Petrovitch, une synthèse dont il a bien voulu donner à nos lecteurs une excellente version française. En lui disant tous nos compliments et nos remerciements nous lui laissons la parole.

Un objet volant non identifié se servant de « lumière courbe » a été observé sur la route qui va de Tocopilla à Antofagasta, ports du Chili.

L'engin en question fut aperçu à l'aube du samedi 30 octobre 1971, mais nous reviendrons plus loin sur cette observation remarquable car il convient de relater d'abord les événements qui, dans cette même région, s'étaient déjà produits quelques semaines plus tôt, le 24 septembre 1971, et dont le principal témoin fut un sergent de gendarmerie, le carabinier Contreras Labrin. Le journal « La Estrella del Norte » du 12.11.1971, reproduit son hallucinant récit.

Tout d'abord, le sergent Contreras Labrin se refusa à divulguer le moindre détail de son aventure sans en avoir préalablement reçu l'autorisation écrite de ses supérieurs, le Colonel Smith ou le capitaine Silva. Ce dernier, consulté par l'auteur de l'article, ne fit aucune difficulté : n'avait-il pas lui-même, ainsi que le colonel Smith, le sous-lieutenant Villa et du personnel de troupe, souvent observé les manœuvres de ces objets insolites au-dessus de la ville ou de ses environs ? « Il s'agit d'une affaire sérieuse, ajouta-t-il, et il est impossible de continuer à faire le silence à ce sujet ».

Et il se mit à citer nommément de

nombreux habitants de Tocopilla qui ont observé des OVNI : le directeur de l'Ecole N° 1, Alfonso Vallenero; le chef d'inspection de la Douane, Eduardo Encina; le journaliste de «La Prensa de Tocopilla», Daniel Cavieres; le reporter photographe Armando Muñoz; les dentistes Sergio Urbina et Hermes Gutierrez...

Le capitaine Silva envoya donc le sous-lieutenant Villa chez le sergent Contreras afin de lui transmettre l'autorisation de raconter au journaliste de «La Estrella del Norte» ce qui s'était produit en cette aube du 24 septembre.

«J'avais pris mon tour de quart, qui commençait à 24 heures et se terminait à 7 heures du matin, en compagnie du caporal Guillén et du carabinier Antuñez. Vers 1 h. 30, nous reçûmes de la Gendarmerie l'ordre de nous rendre immédiatement à Caleta Buena pour vérifier «s'il y avait effectivement là un bateau s'approchant de la côte sans en avoir reçu l'autorisation».

En fait, deux automobilistes, qui se croisaient sur la route entre Tocopilla et Antofagasta, avaient eu leur vue attirée par un objet brillamment illuminé flottant au-dessus de la mer. Ils s'étaient d'un commun accord dirigés vers le commissariat de Tocopilla afin de signaler cette anomalie, d'où les instructions transmises au sergent Contreras. Celui-ci continue : «Au lieu indiqué, nous ne trouvâmes rien; mais, par contre, à quelque distance de là, juste en face d'un refuge de douaniers nommé Fragüita, on voyait un objet lumineux. Il paraissait se situer à deux kilomètres de la plage environ. C'était un point qui attirait l'attention.

Tandis qu'il rappelait les faits, le sergent Contreras complétait son récit à l'aide de gestes de la main :

«En un clin d'œil, l'objet se transporta vers Caleta Buena, c'est-à-dire le lieu où nous nous trouvions. La vitesse avait été incalculable, ahurissante. Et il se tenait là, là ! juste en face de nous !

«Nous avons réveillé le gardien Rivera, afin qu'il pût témoigner avec nous; cependant que le carabinier Antuñez, à l'intérieur de notre fourgon, rapportait par radio ce qui était en train de se passer.

«A la Préfecture, on tenta d'avertir le reporter photographe Muñoz, mais en vain» (le lendemain Muñoz s'arrachait les cheveux : avoir ainsi perdu l'occasion de photos sensationnelles !).

Contreras poursuit :

«L'objet s'approchait de plus en plus et flottait pratiquement sur la mer, au bord de la plage. Cela ressemblait à un mauvais rêve. L'engin mesurait plus de cent mètres et je pouvais distinguer nettement une teinte aluminium bleuté. Il avait de nombreux hublots ou orifices desquels sortaient les rayons de vives lu-

mières rouges, bleues ou blanches. Les blanches illuminaient la colline et notre fourgon comme en plein jour. Nous étions aveuglés et, chaque fois que ces lumières nous atteignaient de front, le capitaine Guillén et moi-même nous abritions la tête (de nos bras). De minute en minute, l'appareil devenait de plus en plus net : sa forme était ovale et renflée au centre. Nous fîmes quelques signaux avec nos lampes-torches, et, quand nous voulûmes nous approcher un peu, nous nous rendîmes compte que nous étions pratiquement sur l'engin. Il ne faisait aucun bruit. Tout n'était que lumières et vibration verticale...

«Je criai au carabinier du fourgon d'éloigner un peu son véhicule à cause de la lumière, mais le moteur refusa de fonctionner. La radio s'était également assoupie. Indubitablement, nous étions observés, car un faisceau lumineux très puissant nous suivait où que nous allions (...).

«Je tentai de m'approcher davantage, mais l'engin se mit à changer très lentement de position. J'étais mû par une grande curiosité, espérant apercevoir quelque chose au travers des hublots; mais les lumières m'éblouissaient.

«Ensuite, l'OVNI s'éloigna jusqu'à une assez grande distance, mais il demeura visible au-dessus de la mer. Nous avons continué à monter la garde jusqu'à 5 h 30 du matin.»

Quelques heures plus tard, la Société de Pêcherie Guanaye recevait un télégramme ainsi conçu :

«A bord du «Martin Pescador», en route Antofagasta - Iquique. Observé aujourd'hui à 6 h 10 une boule rouge évoluant plusieurs minutes au-dessus de notre bateau. Nous étions à 20 milles au sud de l'embouchure du rio Loa et à 5 milles de la côte. Ensuite, l'objet non identifié s'est englouti dans la mer à environ trois milles du bateau. Le phénomène a été observé par tout l'équipage naviguant sous les ordres du capitaine Manuel Malatesta, d'Antofagasta.»

Cinq semaines se passent sans nouvel incident, mais voilà que la région d'Antofagasta et de Tocopilla redevient le théâtre des évolutions du mystérieux objet, utilisant cette fois des rayons de «lumière courbe».

Le samedi 31 octobre, lit-on dans «La Estrella del Norte», un voyageur de commerce, Hernan Cuevas Hormanechea, regagnait Tocopilla, venant d'Antofagasta. Dans sa voiture se trouvaient également son ami Eduardo Fuentes et un représentant de la Société Tattersal dont le nom ne nous a pas été communiqué.

« Nous avions à peine parcouru 20 kilomètres, raconte Hernan Cuevas, lorsque des gendarmes nous ont fait stopper sur le bord de la route, demandant nos noms, adresses, etc., et expliquant que nous pouvions être amenés à servir de témoins au cas où l'OVNI observé ces temps derniers ferait une réapparition. Je crois, ajoute Hernan, que c'étaient les mêmes gendarmes qui avaient observé l'engin une première fois.

« En continuant notre route, nous nous demandions si « cela allait durer longtemps, ces sornettes de soucoupe volante ». Une heure plus tard, Fuentes nous fit remarquer la présence d'une lumière en direction de l'Océan.

« Ce doit être un bateau, lui répondis-je. Néanmoins arrêtons-nous un instant pour voir, au cas où, on ne sait jamais...

« Au bout d'un instant, il nous parut que ce ne pouvait être un navire, car l'objet n'avancait dans aucun sens. En fait, la lumière était beaucoup trop brillante pour suggérer celle d'un bateau. Et, soudain, voilà qu'elle se déplace vers nous à une allure vertigineuse pour s'immobiliser à environ un kilomètre. C'était donc bien une soucoupe volante ? Mais... moi, je ne croyais pas à ces choses-là !

« Soudain, de l'engin sortit un faisceau de lumière qui se mit à décrire des cercles comme pour chercher quelque chose. Quand cette lumière nous prenait de face, la mer et les rochers se voyaient clairement, comme en plein jour. Mais, le plus extraordinaire, c'était que ce faisceau de lumière était courbe, un peu à la façon d'un jet d'eau sortant d'un tuyau d'arrosage.

« Nous arrêtâmes une automobile qui roulait vers Tocopilla et qui contenait,

en plus du conducteur, cinq dames. Nous leur avons proposé de venir voir, mais les femmes poussèrent les hauts cris et nous plantèrent là.

« Le chauffeur d'un camion fut obligé d'opérer une rapide manœuvre lorsque le rayon de lumière intense lui arriva en pleine figure.

« Je voulus disposer ma voiture face à l'objet afin de faire des signaux avec les phares, mais mes amis s'y opposèrent, très effrayés. De sorte que je me bornai à mettre en route le feu clignotant latéral.

« Pendant ce temps, l'engin illuminait les environs dans un rayon qui augmentait sans cesse : il éclairait même les collines derrière nous.

« Je pense qu'ils durent apercevoir la lueur de mon clignotant, car le disque s'éloigna soudain pour s'arrêter quelque cinquante kilomètres plus à l'ouest. Le tout dura à peine quelques secondes : juste le temps d'y penser. Et, toujours, le projecteur allumé et tournant lentement.

« Nous sommes restés là jusqu'à trois heures et demie du matin, puis nous sommes partis. »

Cuevas ajouta qu'ils n'avaient pu voir ni hublots ni autres détails : la luminosité qui entourait l'objet rendait la chose impossible, sans parler de la distance. Au surplus, l'appareil était totalement silencieux.

A la suite de ces événements le journal « La Estrella del Norte » a décidé de détacher un envoyé spécial à Tocopilla, en raison des rumeurs persistantes qui font état de réapparitions nocturnes de l'objet, près du port ou dans d'autres coins de la région.

L'image, évoquée par les témoins, du jet d'eau sortant d'un tuyau d'arrosage est tout à la fois pittoresque et révélatrice. Mais ni la nature ni l'industrie humaine de notre temps ne sont en mesure de nous offrir un pareil spectacle. On a vraiment peine à croire qu'il s'agisse d'une manipulation de cette honnête lumière que nous connaissons et pourtant le phénomène observé éclairait aussi parfaitement que la lumière banale. Il était intensément perceptible aux yeux des témoins et, de nuit, illuminait le paysage comme "en plein jour". Si ce n'est pas de la lumière, c'est tout au moins quelque chose qui, en frappant les objets, provoque de leur part l'émission, en retour, d'une lumière visible — et même visible pour nous, c'est-à-dire se situant dans cette plage si étroite de longueurs d'onde que nos rétines peuvent détecter et qui correspond à des actions bien définies sur les cortèges électroniques des atomes matériels.

Ce "quelque chose" ne se borne pas à

agir au niveau du sol qu'il frappe mais provoque aussi, comme la lumière usuelle, l'illumination des atomes et poussières qu'il rencontre sur le chemin de sa "propagation", puisque, en général, les témoins aperçoivent, entre la source du phénomène et la surface d'impact, une sorte de tube lumineux analogue à ceux qui matérialisent le passage des faisceaux émis par nos projecteurs.

Il y a eu tout de même, à cet état de choses habituel, une singulière exception relatée en page 13 dans le N° 5 du supplément « Case Histories », paru en juin 1971, de la « Flying Saucer Review ». Sous le titre « Did UFO's land in Ulster ? », dans un article de James P. Tinney décrivant une observation faite par Miss Helen Carr dans le secteur de Groomsport près de Bangor, dans le Comté de Down, il nous est dit :

« La description de Miss Carr du comportement de la lumière est très intéressant. Selon elle, la lumière paraissait

opérer de la même manière qu'un projecteur mais, bien qu'elle pût voir la lumière se mouvoir autour des maisons dans la propriété, elle ne pouvait pas voir de faisceau la reliant à la lumière brillante sur le véhicule». En d'autres termes, et si nous comprenons bien, le témoin voyait une source lumineuse

dans le ciel et une tache de lumière se mouvant sur le sol, mais pas de faisceau lumineux intermédiaire. Si le témoin a bien observé ce qu'il a rapporté, c'est une énigme de plus offerte à la sagacité des chercheurs, mais ce n'est sans doute pas la dernière !

R.F.

A PROPOS DE NOTRE ARTICLE SUR L'INCIDENT VENEZUELIEN

Sous le titre « De Volkswagen en Mustang et du Brésil au Venezuela », nous avons publié, dans le N° 29 de « Phénomènes Spatiaux », en page 30, le récit d'un incident qui serait survenu le 7.7.1971 à San Juan de Los Morros, à 145 km de Caracas, incident dont divers journaux brésiliens et argentins s'étaient fait l'écho. Nous ajouterons d'ailleurs que, pour l'essentiel, ce récit a été publié en page 4 dans le numéro de juillet-août du Bulletin de l'A.P.R.O.

La publication de cette information nous a valu de recevoir un certain nombre de lettres.

Dans l'une d'elles, M. René Hardy, docteur ès sciences et auteur de l'article « Vins-sur-Caramy, dix ans après » qui a paru dans le N° 17 de « Phénomènes Spatiaux », s'est compréhensiblement surpris que les témoins de l'arrivée de la Mustang n'aient pas paru se soucier du destin de la voiture, du numéro qu'elle portait, du nom de son propriétaire, etc. Il s'est en outre étonné que nos informateurs n'aient pas poussé plus loin leur enquête, ce dont, pour notre part, nous ne sommes pas tellement surpris, car il n'est pas prouvé que lesdits informateurs, même s'ils en ont eu le désir, aient pu trouver le temps — particulièrement entre le moment où ils ont eu connaissance de la déjêche de presse et le moment où ils nous l'ont adressée — de procéder pour leur compte à une enquête. Il se passe tant de choses en Amérique Latine que les enquêteurs civils et bénévoles ne peuvent certainement pas faire face à tout, d'autant que, pour la plupart, ils ont une activité professionnelle à exercer. Nous sommes personnellement bien placé pour nous rendre compte de leurs difficultés et de ce qu'ils ne peuvent pas faire. Nous y trouvons un argument pour redire que l'étude générale du phénomène UFO devrait être prise en charge par les savants et par les autorités constituées.

M. M. Bosc nous a écrit à son tour pour nous dire qu'il lui paraissait ahurissant qu'à quelque 300 m de distance de la Mustang et de ses passagers les témoins avaient pu voir la scène de façon si détaillée et si précise, et qu'il était surprenant qu'on eût fait état d'une échelle si basse, si apparemment inutile (60 cm de hauteur) et, de surcroît, parabolique !

Nous le remercions vivement de sa critique, comme nous remercions M. René Hardy de la sienne.

En ce qui concerne la finesse des détails perçus à une pareille distance, nous serions tenté de répondre qu'il y a des gens doués d'une acuité visuelle extraordinaire. Jules Verne a parlé d'un Noir qui voyait à l'œil nu les satellites de Jupiter et, sans pouvoir donner une référence précise, nous nous souvenons d'avoir lu dans un ouvrage récent qu'il existe de nos jours une femme-phénomène qui est capable du même exploit. Nous ferons plutôt remarquer que le texte ne dit pas des témoins qu'ils virent la scène, mais qu'ils l'observèrent (« observaram ») et il n'est pas interdit de penser que les hôtes du médecin aient pu disposer de jumelles et s'en soient servis ainsi que leur invité.

Quant à l'échelle, même si l'information est totalement fautive — et nous n'avons jamais juré qu'elle était authentique —, nous dirons à son propos que, du moment qu'on l'attribue à un engin dont les pilotes ne nous sont pas décrits, il nous est difficile de savoir si, pour ces pilotes, sa hauteur et sa forme — forme qui aurait pu n'être que celle de la coque de l'engin, si c'était un panneau de cette coque qui, en se rabattant, faisait fonction d'échelle — étaient ou non justifiables. Nous n'avons que trop tendance à user de critères anthropomorphiques quand il s'agit de faits qui peuvent ne pas relever des dimensions et préoccupations des êtres de notre espèce. Car, tout en appartenant, semble-t-il, au genre humain, les voyageurs de la Mustang pouvaient se trouver au service d'êtres d'une tout autre espèce, et c'est là une hypothèse qu'à juste titre Aimé Michel a envisagée pour d'autres circonstances.

Donc, bien que nous ne prétendions jurer de rien, les objections de MM. Bosc et René Hardy ne nous ont pas paru péremptoires. D'autant que — et nous pensons répondre ici à M. Hardy — les témoins occasionnels et supposés authentiques d'un pareil incident auraient bien pu, pris par d'autres préoccupations plus banales, par d'autres urgences, ne prêter qu'un intérêt assez médiocre à la scène, si surprenante qu'elle fût. D'un individu à l'autre, les centres d'intérêt ne sont pas

les mêmes, et il ne faut pas penser que la plupart des gens aient les dispositions d'esprit des chercheurs ou des enquêteurs qui sont à la poursuite — parfois trop passionnée — des soucoupes volantes. Au cours de nos propres enquêtes, nous avons eu l'occasion de nous en apercevoir.

Mais, si les arguments de MM. Hardy et Bosc ne nous ont pas entièrement convaincu, nous avons été beaucoup plus sensible aux éléments critiques que nous a apportés, dans sa lettre du 25 novembre dernier, l'éminent enquêteur espagnol Manuel Osuna Llorente, auquel nous disons nos plus vifs remerciements, car comme nous l'avons dit maintes fois, nous avons la passion de la vérité et non celle des soucoupes volantes, estimant que c'est la passion de la vérité qu'il faut avoir si l'on veut connaître la vérité sur les soucoupes volantes.

Dans sa lettre, Manuel Osuna nous a révélé que, dès qu'il a eu connaissance de l'information de « El Mundo » relative à l'incident vénézuélien, il a aussitôt cherché dans les listes des médecins espagnols et, en particulier dans la liste de ceux qui sont inscrits au Colegio Medico de Madrid, le nom du Dr Argüelles de la Motta qui, selon l'information, aurait été un médecin espagnol madrilène. Non seulement il ne l'a pas trouvé, mais encore il a découvert que la rue Isabel la Católica, où Argüelles était censé résider, s'arrête avant qu'on atteigne le numéro qu'aurait porté le domicile du médecin ! Il en a conclu que l'histoire est inventée et que, sur le chemin de la publication des nouvelles sensationnelles, il faut, selon sa pittoresque expression, avancer avec des « pieds de plomb ». Il se rencon-

tre d'ailleurs sur ce point avec M. René Hardy et nous ne contredirons ni l'un ni l'autre. Ce qui n'empêche pas que dans la recherche qui est nôtre — et c'est ce qui la rend si difficile — il faut s'attendre à ce que des faits authentiques aient un caractère extravagant. Les faits les mieux assurés pourront nous paraître aussi incompréhensibles, aussi invraisemblables, qu'un magnétophone ou un réacteur nucléaire à un paysan du Moyen Age ; car nous pouvons être aussi arriérés techniquement, en comparaison des pilotes des soucoupes volantes, que le paysan du Moyen Age relativement à nous-mêmes.

S'il n'y a pas eu d'erreur de transmission ou de transcription — ce qui arrive trop souvent en matière d'information — *en ce qui concerne le nom, la nationalité, la profession et l'adresse du médecin supposé* qui aurait été le témoin de l'incident qu'on dit être survenu à San Juan de Los Morros, on peut ranger toute l'affaire dans le dossier des mystifications.

Si, néanmoins, nos informateurs pouvaient obtenir des informations supplémentaires sur ce prétendu incident, nous leur serions très obligés de nous les communiquer.

De toute façon, qu'elle soit vraie ou fausse, l'histoire de la Mustang nous en a opportunément rappelé une autre, en apparence plus solide, qui a paru dans un des premiers numéros dactylographiés du « Bulletin du G.E.P.A. » et nous nous proposons d'en reparler.

P.S. — Réparons une omission en exprimant nos remerciements à M. Alain Moreau pour les réflexions qu'il nous a communiquées au sujet de notre article sur le prétendu incident de Caracas.

LE CAS ZAGORSKI

par Oscar A. GALINDEZ

Traduction française de Paul Misraki

Par deux notes publiées en 1967 dans ce bulletin, nos lecteurs ont pu prendre connaissance des affirmations d'un résident argentin (1) qui assurait être resté pendant 71 jours en dehors de la Terre. Le responsable d'un pareil récit était Eustache Zagorski, originaire de la Russie tsariste, émigré en 1929 en Argentine, où il avait obtenu sa naturalisation.

Ainsi que l'on s'en souviendra, — si l'on s'en tient à ses déclarations — pendant la nuit du 18 février 1953, alors qu'il se trouvait dans la station balnéaire de Quilmès (Province de Buenos Aires) Zagorski fut enlevé à bord d'un « navire spatial » qui le conduisit à Ganymède (une des lunes de Jupiter). Les circonstances qui entourèrent ce prétendu voya-

ge, la conformation anatomique de ses ravisseurs, ainsi que les conditions de vie sur le planétoïde, furent décrits en détail par M. Zagorski au long d'un manuscrit de 211 pages qui se trouve en notre possession.

En plus de ce qui précède, M. Zagorski affirme qu'il maintient un contact permanent, par voie de télépathie, avec ces intelligences, car il serait parvenu à assimiler leur langage, dénommé par elles « Varkulets ».

HYPOTHESES DE TRAVAIL

Notre désir de découvrir la véritable nature de ces affirmations nous a poussé à procéder à une analyse très approfondie, laquelle constitue un dossier encore

inédit (*), dont nous nous permettons de présenter ici quelques conclusions. Notre étude se limitera au présumé « langage cosmique », laissant de côté les autres aspects du « voyage », du fait que les multiples contradictions que ceux-ci contiennent retirent tout intérêt scientifique à cette affaire.

Le langage, — par contre — présente un ensemble de caractères qui n'ont rien d'arbitraire, mais répondent aux règles d'une syntaxe prédéterminée, circonstance qui a retenu l'attention de plusieurs enquêteurs argentins.

M. Zagorski nous a soumis de nombreux textes transcrits en utilisant les hiéroglyphes en question, accompagnés de leur traduction et de leur prononciation figurée. Toutes les familles de mots présentent des racines semblables. Il ne s'y trouve aucune contradiction. Il s'agit réellement d'un langage. Mais nous ne pouvons nous contenter d'un examen aussi superficiel. Il importe d'approfondir la structure du « Varkulets » afin de trouver une explication adéquate, en référence aux hypothèses de travail suivantes :

- a) Elaboration inconsciente du langage,
- b) Elaboration consciente du langage,
- c) Réception d'un langage authentiquement extra-terrestre.

Voyons d'abord la première possibilité :

I. - ELABORATION INCONSCIENTE DU LANGAGE.

En parapsychologie, on nomme « xénoglossie impropre » un phénomène qui consiste dans l'invention inconsciente d'un langage pouvant atteindre à un certain niveau de perfection. (La « xénoglossie » proprement dite, par contre, se borne à utiliser des langues étrangères que le conscient du sujet ignore, mais que sa mémoire inconsciente a retenus.) La « xénoglossie » doit son nom au célèbre Dr Charles Richet (2), et vient du grec « xenos » : étranger ; « glotto » : parler.

On compte parmi les cas de « xénoglossie impropre » celui de Helen Smith, vers la fin du siècle dernier ; son subconscient avait élaboré une prétendue langue martienne dont les mots exprimaient des idées, et dont non seulement la relation entre mots et idées, mais aussi la signification, demeuraient constantes.

Les patients travaux de Th. Flournoy (3) démontrèrent qu'il s'agissait d'une modification inconsciente de la langue française : en effet, les phrases de Madame Smith, pour différentes qu'elles fussent, se soumettaient à une structure

phonétique, à une syntaxe, à une rigueur grammaticale identiques à celles qui régissent le français. Cependant, quelque six mois plus tard, le subconscient de Madame Smith élaborait une langue proprement dite, où il devint impossible de déterminer une ressemblance quelconque avec tout autre langage existant. Ainsi, ce subconscient avait une fois de plus fait la preuve de son talent, démontrant qu'il surpassait de beaucoup en intelligence le conscient du sujet.

Tenons-nous-en à ces phénomènes de « xénoglossie impropre » et, dans le but de vérifier si une manifestation du même ordre a pu se produire, notons que celle-ci requiert l'existence de deux conditions fondamentales :

- a) le sujet doit se trouver dans un état de semi-inconscience ;
- b) son subconscient doit être aiguillonné vers des thèmes pouvant présenter certaines relations avec une quelconque langue étrangère.

Lorsque le célèbre Dr A. Lemaître interrogea Helen Smith — qui se trouvait en état de transe (première condition) — sur la possibilité de s'enquérir des formes de vie sur d'autres mondes et, en l'occurrence, sur Mars (deuxième condition), le subconscient du sujet se mit à travailler sur des thèmes en relation avec la planète rouge (4). De cette excitation du subconscient devait naître par la suite son soi-disant « martien ».

Nos lecteurs ne sont pas sans connaître la manifestation d'états crépusculaires, de semi-inconscience, durant lesquels on ne dort pas, sans pouvoir cependant se dire éveillé. Ces conditions, au cours desquelles le subconscient joue un rôle prépondérant par rapport à un conscient affaibli, sont très favorables aux élaborations du subconscient (5). Mais ce ne sont pas là pour autant des phénomènes paranormaux, dès lors que n'intervient aucune faculté inconnue de la science traditionnelle.

Le Dr Flournoy, déjà nommé, rappelait que les états de transe, chez certaines personnes (les médiums, par exemple), favorisent notablement les créations du subconscient. Il écrivait que, durant ces états, « le médium spirite », Mademoiselle Miller, croyait sans l'ombre d'un doute qu'elle était la réincarnation d'une princesse de l'antiquité historique et préhistorique » (6). Mais il ne s'agissait que d'une élaboration de son subconscient, favorisée par un état crépusculaire particulier.

Néanmoins, gardons-nous bien d'assigner au cas Zagorski la nature d'un phénomène xénoglossique, puisque, dès l'abord, les détails suivants pourraient nous induire en erreur :

(*) Il était inédit au moment où il nous fut adressé par l'auteur, mais il a paru depuis dans son ouvrage « Los OVNI's ante la Ciencia », annoncé en dernière page du N° 29 de « Phénomènes Spatiaux » (N.D.L.R.).

1°) *Etat crépusculaire.*

Dans son manuscrit, M. Zagorski mentionne le chagrin qui l'accablait en 1953 par suite de son affligeante situation économique. Il avait émigré en Argentine avec l'espoir d'améliorer son niveau de vie, mais ses aspirations avaient été déçues. Poussé par ses tristes pensées, il se traîna jusqu'à la station balnéaire de Quilmès où il se livra à de profondes méditations qui ne firent qu'augmenter son désespoir. « Un tourbillon d'idées étranges m'envahit », avoue-t-il, sombrant ainsi dans un état de semi-inconscience qu'il décrit en ces termes : « Je me trouvais submergé par un état d'âme tellement inexplicable que je serais tenté de l'interpréter — sans laisser de place au doute — comme une sorte de rêve avec une conscience bien éveillée » (8).

2°) *L'excitation du subconscient.*

En ces circonstances, il se mit à s'interroger sur les raisons de ses malheurs et sur l'incompréhension rencontrée auprès des hommes, et il songea — il l'admet explicitement — à l'existence possible d'autres intelligences stellaires, moins ingrates que celles de notre race. « Possédé par mon affliction, je demandai au Créateur Suprême de me faire connaître s'il existait d'autres mondes dans l'univers, où la vie n'était pas aussi pénible » (9).

Une analyse superficielle des points qui précèdent ferait apparaître comme évident le phénomène de *xénoglossie impropre*. D'aucuns ne manqueront pas d'alléguer que l'état profondément émotionnel, ainsi que le fervent désir de bienfaiteurs cosmiques, constituaient des éléments assez puissants pour que le subconscient aiguillonné de M. Zagorski se mit à broder sur l'hypothèse extra-terrestre, tant en ce qui concernait le prétendu voyage à Ganymède qu'en référence à la création d'un langage cosmique.

Mais ces suppositions ne rendraient compte de la réalité que si M. Zagorski écrivait le « Varkulets » sous l'empire d'un état de transe permettant à son subconscient de déployer effectivement toute l'étendue de son talent.

L'état initial présumé crépusculaire N'EST PAS suffisant pour justifier l'élaboration inconsciente de tout un langage nouveau. Il y faudrait des transes répétées dont les prolongements à travers le temps aideraient la créativité et le perfectionnement du langage. Or, rien de tout cela ne se manifeste en M. Zagorski, ce qui revient à affirmer que les textes récemment transcrits ne sont rien de plus que de simples coïncidences qui n'ajoutent rien à la solution du problème. Qui plus est, l'hypothèse du phénomène xénoglossique ne résiste pas à l'impact de

deux objections fondamentales que — en vertu de leur caractère décisif — nous exposerons immédiatement :

a) M. Zagorski écrit en Varkulets chaque fois que l'occasion s'en présente. Or les phénomènes de « xénoglossie impropre » requièrent l'état de transe favorisant les élaborations du subconscient.

b) Les manifestations de « xénoglossie impropre » s'accompagnent généralement d'un processus de perfectionnement du langage créé. Flournoy notait que, lorsqu'il reprochait à Helen Smith quelque similitude de son « martien » avec le français, le subconscient de la patiente suppléait à ces ressemblances par des apports rectificatifs. Ce fut ainsi que, en six mois seulement, le subconscient d'Helen Smith élaborait progressivement une langue distincte de son « martien » première manière, langue de laquelle toute analogie avec le français était impossible à déceler.

Rien de semblable dans le cas de M. Zagorski. Les premiers textes en « Varkulets » ne diffèrent en rien de ceux qui furent écrits au cours des dernières années, ce qui nous porte à écarter l'hypothèse de la création inconsciente et à considérer maintenant l'hypothèse antithétique.

II. - ELABORATION CONSCIENTE DU LANGAGE

Du fait de l'élimination de la supposition précédente, la possibilité que nous abordons dans ce nouveau paragraphe se confirme de façon notable ; elle ne rencontre d'opposition que dans les prétentions de M. Zagorski lui-même, soit la réception d'un langage extra-terrestre.

La vraie solution ne pouvait surgir que d'une minutieuse analyse du « Varkulets », déterminant à cette fin sa structure grammaticale, ses lois syntactiques et ses modes phonétiques.

Ce fut ainsi que, de l'étude et de la confrontation de ces textes, ressortit le fait que la grammaire du « Varkulets » était significativement *analogue à celle de l'espagnol*, obéissant invariablement aux correspondances suivantes :

- a) - Similitude d'ordre syntactique (sujet, verbe, complément).
- b) - Le nombre de lettres de chaque mot est le même en Varkulets et en espagnol. Il y a remplacement de chaque lettre par un signe.
- c) - Apocopes et contractions se trouvent également dans le Varkulets.
- d) - Les voyelles du « Varkulets » sont aussi au nombre de cinq (a, e, i, o, u), mais nous remarquons que chaque voyelle espagnole se prononce en « Varkulets » comme la voyelle suivante (Le « a » espagnol sonne en

«ganymédien» comme l'«e»; celui-ci comme l'«i», et ainsi de suite. Le graphique n° 1 illustre convenablement la correspondance en question.

e) - Nous avons constaté une correspondance identique avec les consonnes.

Chacune d'elles sonne en «Varkulets» comme la consonne suivante de l'alphabet. (L'«m» devient «n», l'«n» devient «p»). Dans le graphique n° 2, la technique de ce singulier «déplacement» se trouve indiquée. (Il va de soi que ces graphi-

Espagnol	A E I O U					
Prononciation en Varkulets	A	E	I	O	U	A
Les signes équivalents	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ

Graphique 1 - La technique du déplacement

Espagnol	B	D	F	G	K	L	M	N	P	R	S	T	V	X	
Varkulets	B	D	F	G	K	L	M	N	P	R	S	T	V	X	B
Les signes équivalents	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ

Graphique 2 - La technique du déplacement

Français	V	E	R	S
Varkulets	X	I	S	T
Les signes équivalents	Ṗ	Ṗ	Ṗ	Ṗ

Graphique 3 - Les trois phases de l'opération

ques de correspondances ne nous ont pas été communiqués par M. Zagorski ; nous les avons établis nous-même d'après ce qui ressortait de notre analyse personnelle).

- f) - Le « Varkulets » comporte une règle que nous pourrions appeler « règle d'économie grammaticale », selon laquelle les sons semblables sont réduits à une phonétique unique. Plus précisément, les consonnes vélaires occlusives sourdes « c » et « q » sont remplacées par leur équivalent « k », qui remplit en « Varkulets » la fonction des précédentes. Même observation en ce qui concerne le « b », remplacé par le phonème « v » (N.d.T. : en espagnol, la prononciation du « b » et celle du « v » se confondent souvent). Même observation encore en ce qui concerne le « z » et le « c » quand ce dernier remplit le rôle d'une « fricative interdentale » (N.d.T. : le « z » et le « c » espagnols rappellent le « th » anglais). En pareil cas, la consonne « s » se substitue à ces sons.
- g) - Suivant cette même règle d'économie, on remarque que, lorsque l'espagnol utilise des consonnes doublées (« rr » ou « ll »), une fois remplacées par leurs correspondantes « ganymédiennes », (soit, respectivement, « s » et « m »), M. Zagorski ne transcrit pas deux « s » ni deux « m », mais un seul.
- h) - La consonne « h », qui est muette en espagnol, ne comporte aucun signe équivalent en « Varkulets », pas plus qu'une prononciation particulière.
- i) - Nous pouvons affirmer sans hésitation que le procédé de traduction en « Varkulets » répond à la technique suivante :

Prenons par exemple le mot français « VERS ». Pour obtenir sa prononciation en ganymédien, M. Zagorski commence par remplacer chaque lettre par son équivalente, suivant les règles que nous venons d'énoncer et qui sont figurées dans les graphiques 1 et 2. De cette façon, la consonne « v » sera remplacée par la suivante, « x » ; la voyelle « e » par « i », et ainsi de suite.

Le mot ainsi formé — qui reflétera la prononciation figurée de « vers » — sera « XIST ».

Chaque lettre de cette prononciation correspond à son tour à un signe déterminé, en sorte que l'exercice suivant consistera à remplacer chacune de ces lettres par l'hiéroglyphe équivalent. Le graphique n° 3 illustre le procédé en ses trois phases.

M. Zagorski met à peu près une dizaine de jours à écrire un texte en cette langue, si bien que le méca-

nisme expliqué ne lui pose aucun problème.

- j) - Comme pour obéir au principe selon lequel « il n'y a pas de règle sans exception », nous observons que certains monosyllabes ne se conforment pas à la technique précitée, notamment pour les articles « el » et « la » (en français « le » et « la ») et pour leur pluriel. Ici, on ne rencontre pas une substitution à chaque lettre de son équivalente, mais bien un son arbitraire dont la racine — dans le cas de « el » — est la locution « ondz », alors que « la » se dit « indz ». A partir de ces racines, M. Zagorski construit les pluriels respectifs à l'aide d'un suffixe (par exemple, le pluriel de ondz sera « ondza », celui de « indz », « indza »). Aucune correspondance numérique, évidemment, avec les lettres qui forment l'article espagnol. Mis à part ces cas de monosyllabes (non de tous les monosyllabes, mais d'un petit nombre d'entre eux), les autres expressions répondent — dans un pourcentage de 99 % — aux règles de substitution que nous avons énoncées antérieurement.

CONCLUSIONS

Conformément à ce que nous avons démontré, il nous paraît évident que la phonétique et la syntaxe du Varkulets ne sont qu'un simple décalque de l'espagnol, à tel point que, par rapport à cette langue, on ne remarque aucune originalité phonétique dans la prononciation ganymédienne. Ceci ne se produit jamais dans aucune langue existante. Chaque idiome possède des modalités phonétiques qui lui sont propres ; on ne peut en dire autant du « Varkulets ». Ce qui prouve de façon aveuglante que le prétendu « ganymédien » N'EST PAS UNE VÉRITABLE LANGUE, MAIS UNE CRÉATION CONSCIENTE INSPIRÉE DE L'ESPAGNOL.

Cordoba, Argentina
Août 1970

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

- (1) « Lettre d'un extra-terrestre ? », Ph. Spat., N° 12, juin 1967, pp. 29-30 ; « Un voyage en soucoupe volante jusqu'à Jupiter », idem, N° 14, déc. 1967, pp. 32-34 ;
- (2) Richet, Ch. « Traité de Métapsychique », 2^e édit., Paris, Alcan, 1923, p. 261 ;
- (3) Flournoy, Th. « Des Indes à la planète Mars. Etude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie », Genève, Atar, 1900 ; « Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie », Archives de Psychologie, 1902, I, pp. 100-255 ;
- (4) Lemaitre, A. « Archives de Psychologie », 1908, VII, p. 63 ss ;
- (5) Gonzalez Quevedo, O. « El rostro oculto de la Mente », Edit. Sal Terrae, Espagne, 1967, p. 156 ;
- (6) Flournoy, Th. « Archives de Psychologie », 1906, V, p. 36 ss ;
- (7) Zagorski, E. « Yo viajé en un Plato Volador », manuscrit inédit, p. 1.
- (8) Idem, p. 5.
- (9) Ibidem, p. 3 et « Careo », B.As., 26-5-65, p. 6.

UNE SOUCOPE LANCE DES DISQUES A QUEUE HÉLICOÏDALE

Extrait de la page 77 de l'ouvrage du Pr F. M. CARRION
« DISCOS VOADORES - IMPREVISIVEIS E CONTURBADORES » (1)

Le 31.12.1954, M. Joao Rödel, propriétaire de la firme « Importadora Auto-Globo », se trouvait en train de pêcher à l'« Ecluse des Corticeiras » à Camaqua, en compagnie de sa femme, de ses deux filles et d'un employé de sa firme.

Peu après minuit, par un ciel étoilé et une atmosphère sereine, s'approcha, volant silencieusement au-dessus des eaux, un disque de 30 m de diamètre, avec une coupole de lumières d'un rouge jaunâtre, qui n'éblouissaient pas. Il descendit sur le bord de l'écluse mais resta à un mètre de hauteur au-dessus du sol, puis éclaira le terrain au-dessous de lui. Distant de 200 m des observateurs, il illuminait les environs immédiats avec une telle intensité qu'on pouvait voir le « capim » (sorte de foin du Brésil) lui-même, naturellement agité par la brise légère qui soufflait, mais les témoins n'étaient pas atteints par la lumière.

On vit apparaître un personnage mince de 1 m 80 de haut, vêtu d'une combinaison de couleur sombre, d'une seule pièce, entouré d'une ceinture, et bien serré à la taille comme les vêtements portés par les marchands de tapis. Il se détachait comme une silhouette sombre sur le fond lumineux de l'appareil. Il fit un circuit autour de l'engin, vers lequel il revint.

La lumière du disque s'éteignit et il ne resta plus qu'une faible lueur de forme cylindrique dirigée vers le bas de l'appareil, en position verticale, de 80 cm sur 50 cm.

L'inconnu reparut avec une espèce de lanterne pour éclairer le sol. Il marcha, faisant des pas analogues à ceux des Terriens. Il se dirigea vers le petit lac faisant 100 mètres d'un côté du disque et 100 m de l'autre, paraissant examiner l'eau vers laquelle il dirigea son fanal lumineux. Après quelque temps, il revint à l'appareil, paraissant entrer par le cylindre vert.

Au bout de quelque temps surgit de la partie supérieure du disque, et obliquement, une source lumineuse pulsante. De celle-ci jaillit ensuite une boule de

feu, d'une grandeur apparente de 1 m 50, qui se mit à voler sur les eaux mais sans cesser d'être liée à l'appareil. Elle avait une queue ombilicale lumineuse, qui était animée d'un mouvement hélicoïdal, et qui s'affinait à mesure qu'elle s'étirait au-dessus de l'écluse. Quand la boule de feu s'arrêta au-dessus des eaux, la queue s'éteignit. Après quelques moments, une nouvelle source de lumière pulsante, du même genre que la première, se manifesta. Les phénomènes décrits se répétèrent et une autre boule de feu vint se placer au-dessus des eaux, à 100 m de distance de la première.

Pendant quelque temps, les deux boules continuèrent d'illuminer les eaux sous-jacentes et, à l'emplacement de l'écluse, on entendit un bruit semblable à celui que feraient d'énormes bancs de poissons en eau calme...

Quelque temps après, les boules se rapprochèrent jusqu'à 5 m l'une de l'autre et, ensemble, se déplacèrent lentement en direction des observateurs, s'arrêtant à 50 m au-dessus d'eux, bien que sans les illuminer. M. Rödel s'écria à l'adresse de ses compagnons : « Elles vont nous tomber dessus ! ». Peu après, les lumières revinrent à leur position antérieure au-dessus des eaux et restèrent immobiles.

M. Rödel, après un certain temps, décida de remonter dans sa voiture, et de s'éloigner avec ses compagnons. Il dirigea son auto vers un petit tertre avoisinant, de manière que la lumière de ses phares, à 40 m de distance, pût tomber sur les deux boules de feu planant immobiles au-dessus des eaux. Sous cet éclairage, ils virent qu'il s'agissait de deux disques blanchâtres avec coupoles, mesurant chacun 1 m 50 sur 0 m 70. Les témoins s'éloignèrent du lieu, laissant les objets où ils se trouvaient. L'observation avait duré environ 4 heures. M. Rödel était armé, mais ne pensa pas à faire usage de son revolver.

(Traduit par René Fouéré avec le concours d'un ami espagnol et de Sylvie Durand).

(1) Voir « Phénomènes Spatiaux » N° 27, page 32.

Dr JAMES E. McDONALD

OBJETS VOLANTS NON IDENTIFIÉS

LE PLUS GRAND PROBLÈME SCIENTIFIQUE DE NOTRE TEMPS ?

RETOUR SUR L'OBSERVATION DU 16 SEPTEMBRE 1971

A L'OBSERVATOIRE DE HAUTE-PROVENCE

En écho à l'information « Objet suspect au-dessus de l'observatoire de Haute-Provence » que nous avons publiée dans le N° 29 de « Phénomènes Spatiaux » et qui faisait appel à d'autres témoignages

Nous venons de recevoir avec plaisir le N° 29 de « Phénomènes Spatiaux » et venons, mon beau-frère et moi-même, corroborer l'observation d'un objet suspect le 16 septembre 1971.

En effet, ce jour-là, vers 20 h. 30, un point lumineux, nettement plus important que Mars, a été visible pendant deux bonnes minutes sur une trajectoire est-ouest puis, après un virage à angle droit, à hauteur du versant sud du mont Ventoux, est reparti plein nord à une vitesse nettement supérieure et sur une trajectoire ascensionnelle telle qu'en 30 secondes ce point avait disparu à nos yeux. Ceci ne pouvait nous échapper car, habitués à scruter le ciel, nous sommes très proches des couloirs aériens où long-courriers et avions militaires se succèdent, alors que

confirmatifs éventuels, nous avons reçu de M. L. Royère, qui habite le département du Vaucluse et se trouve être un ami de notre voisin M. Camille Bertrand, la lettre suivante :

la trajectoire de cet « objet » était totalement différente et inattendue. De plus, la nuit, le repérage des avions, de par leurs signaux lumineux alternatifs, ne laisse aucune possibilité de confusion lorsqu'un point aussi fortement lumineux (blanc très brillant) se déplace sur une trajectoire aussi inhabituelle et sans aucune perte d'intensité jusqu'à sa disparition.

Nous espérons que notre témoignage confirmera les précédents récits. Nous restons bien entendu à votre disposition pour toutes autres précisions ou observations différentes.

Tous nos remerciements à M. Royère et à son beau-frère.

PUBLICATIONS SIGNALÉES

Se reporter aux numéros 26 à 29 de « Phénomènes Spatiaux ».

NOUS AVONS RECEMMENT REÇU

Ion Hobana et Julien Weverbergh, *Ufo's in Oost en West*, Uitgeverij N. Kluver, Deventer, Hollande, 1971.

Andreas Faber Kaiser, *Sacerdotes o Cosmonautes ?*, A.T.E., Barcelona, 1971.

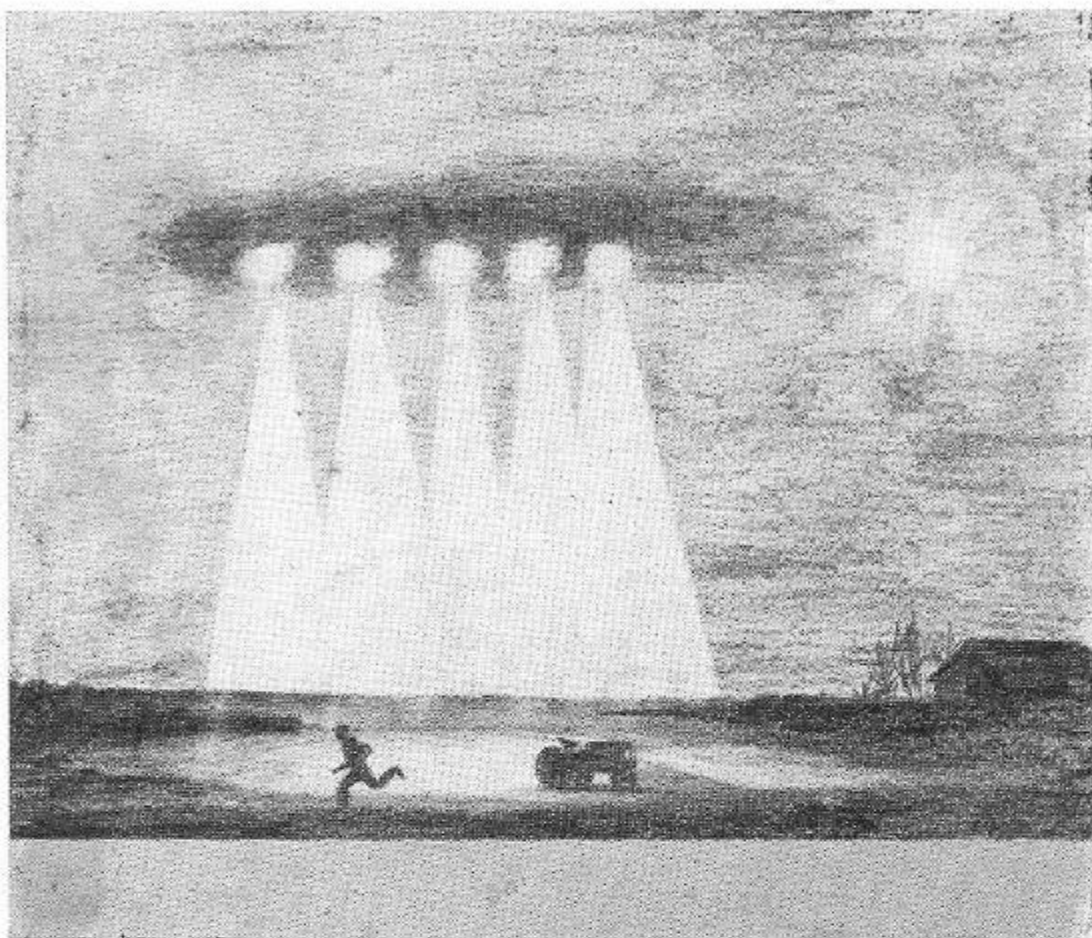
Henri Bordeleau, *J'ai chassé les pilotes des soucoupes volantes*, Société Nefer, Montréal, Canada, 1971.

N'étant pas une société commerciale et désirant favoriser, ainsi que faciliter la diffusion des informations utiles à la recherche, nous autorisons la reproduction libre et gratuite, partielle ou intégrale, de n'importe quel texte publié dans « Phénomènes Spatiaux », sous l'express réserve que les règles de la courtoisie et du bon usage soient respectées, notamment :

- 1) Que la source soit correctement citée **et de manière apparente**.
- 2) Que la pensée de l'auteur ne soit ni sollicitée ni déformée.
- 3) Que toute citation textuelle soit signalée par des guillemets ou l'emploi de caractères distinctifs.
- 4) Que le commentaire éventuel de « Phénomènes Spatiaux » soit autant que possible reproduit avec l'information quand cette dernière est intégralement citée.
- 5) Que les documents graphiques illustrant le texte ne soient pas associés à d'autres sans rapport avec eux ou relevant d'une toute autre inspiration.
- 6) Que deux exemplaires justificatifs nous soient adressés.

UN OVNI EN LOT-ET-GARONNE

(voir l'article page 14)



Interprétation artistique par Joël Mesnard du schéma de l'objet établi, avec l'accord du témoin, par l'enquêteur. Ce dernier note que la silhouette dudit objet est entièrement supposée. Les faisceaux jaunes, restés toujours parallèles entre eux, ne formaient pourtant au sol qu'une seule zone claire. Cette zone n'étant pas linéaire, on peut supposer que ces faisceaux étaient disposés en cercle, cinq seulement (environ) étant visibles à la fois. Le feu rouge, fixe, très brillant était éloigné des autres d'une longueur à peu près égale à celle de l'alignement formé par ceux-ci ensemble. Sans cesse à droite des projecteurs jaunes, il ne formait pas lui-même de faisceau lumineux.

AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMERO

Dans le N° 31 de « Phénomènes Spatiaux », on trouvera, entre autres, les articles suivants : **Sphères lumineuses (suite) et foudre en boule**, article qui n'a pu trouver place dans le présent bulletin.

Bavie est-il remarquable ?, par le Dr Saunders, qui fut l'un des membres de la Commission Condon. **Entraînés par des êtres de l'Espace**, article sur les incidents récents d'Itaperuna (Brésil) composé à partir d'informations que Mme Irène Granchi nous avait obligeamment adressées.

Observations en Yougoslavie, à partir d'informations dont nous remercions MM. Baudoin, Besset, Bornecque-Winandy, Carretier, Cerles, Germain, Tardy et Mlle Hélène Boucher.

REUNIONS PUBLIQUES

Réunion du 21 janvier 1972 :

Comptes rendus d'enquêtes par Joël Mesnard — Précisions données par Guy Capet, de Troyes, membre du GEPA, sur le cas de la voiture brûlée d'Arcis-sur-Aube (7.6.1971) — Communications diverses par René Fouéré.

Réunion du 25 février 1972 :

Présentation par Jean-Claude Ribes de l'ouvrage « Le dossier des civilisations extra-terrestres » (Fayard 1970) écrit, en collaboration, par François Biraud — qui sera présent dans la salle — et lui-même. Les deux auteurs sont docteurs ès sciences et chargés de recherche au CNRS.

Réunion du 17 mars 1972 :

Comptes rendus d'enquêtes par Jean-Claude Baillon, de Poitiers, membre du GEPA — Communications diverses par René Fouéré.

Vendredi 28 janvier 1972, sur la 2^e chaîne de télévision, entre 21 h 30 et 23 h 30, au cours de l'émission « Le Troisième Œil », passera une séquence « Les Visiteurs du Ciel » à l'enregistrement de laquelle le GEPA a participé. MM. Edmond Campagnac, René Fouéré et Paul Misraki ont été interviewés. Sauf bouleversement de dernière minute, ils doivent paraître sur l'écran.